This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 h. 26

L'HONNETE CRIMINEL,

DRAME

En cinq Actes & en vers.

PAR

M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Illi ſolatium eſt pro honeſto dura tolerare, & ad cauſam à patientiâ reſpicit.

SENEC. *De Providentiâ.*

SECONDE EDITION.

A PARIS,

Et ſe trouve

A AMSTERDAM,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 NOV 1955
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSIEUR

TRUDAINE
DE MONTIGNI,

Conſeiller d'Etat, Intendant des Finances, & Honoraire de l'Académie des Sciences.

MONSIEUR,

VOUS ne ſerez point ſurpris qu'en entrant dans la carrière des Lettres, je deſire y faire le premier pas ſous vos auſpices. J'oſe vous demander pour l'ouvrage du fils les mêmes bontés dont vous, & celui qui ſe voit ſi dignement revivre en vous, daignez honorer le père depuis long-tems; & l'hommage que je vous fais de ce Drame eſt moins encore un effet de mon amour-propre, qu'un acte de ma reconnoiſſance.

C'eſt dans le ſein des arts que vous vous délaſſez, Monſieur, des travaux d'une adminiſtration importante. Après avoir donné vos ſoins à l'établiſſement d'une Manufacture, prévenu la décadence d'une autre, redreſſé quelque branche de Commerce, réglé quelque opération

)(

de Finance, vous prenez Geſſner *ou* Milton. *Enchanté de voir dans le premier la nature vous ſourire à chaque page ſous mille aſpects différens, vous admirez le ſtyle & les graces de cet Auteur charmant qui ſeul eût mérité que vous euſſiez appris ſa langue. Vous liſez le Poëte Anglois avec la Compagne qui, aſſociée à vos goûts, partageant vos connoiſſances, étoit deſtinée à en augmenter le charme & à en devenir la récompenſe. Enfin, Monſieur, vous conſacrez vos journées à l'Etat, & donnez enſuite aux Lettres des inſtans que d'autres trouveroient même trop courts pour les plaiſirs. Puiſſe donc ce Drame, d'un genre que vous aimez, occuper quelques-uns de vos momens ! Puiſſe-t-il être digne de vous intéreſſer & de vous attendrir ! Daignez du moins le recevoir comme un gage de la reconnoiſſance & du reſpect avec leſquels je ſuis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

FENOUILLOT DE FALBAIRE.

PREFACE.

„ COmbien de traits, dit M. Marmontel, (1)
„ plus courageux, plus honorables, plus
„ touchans que ceux que conſacre l'hiſtoire, de-
„ meurent plongés dans l'oubli! & quel tréſor
„ pour la Poëſie, ſi elle avoit ſoin de les recueil-
„ lir! „

C'eſt un de ces traits touchans, celui-là même qui eſt rapporté à la ſuite de cette réflexion judicieuſe, que j'ai pris pour en faire le ſujet de mon Drame. S'il eſt peu d'actions auſſi héroïques, il ne ſe trouva jamais de moment où il fût plus important de conſacrer celle-ci à la vénération publique. A côté des échafauds dreſſés par le fanatiſme pour deux pères innocens, tâchons d'élever un monument à la gloire d'un fils qui, engagé dans les erreurs de la même Secte, n'en a pas moins été le héros de la nature, & l'honneur de l'humanité.

J'écris pour tous les François, mais ſur-tout pour mes compatriotes qui ne penſent pas comme moi. Ce ſont eux qui, membres du même Etat, ne le ſont pas de la même Egliſe; & qui, comme nous, fidéles Sujets de LOUIS LE BIEN-AIME, ont, comme les Calas & les Sirven, le malheur d'être encore trop attachés à la première croyance de Henri IV; ce ſont eux que j'ai eu principalement en vûe dans

(1) Poëtiq. Franç. tom. 2 pag. 243.

cet ouvrage. Ma patrie & mon ſiécle auroient eu à rougir éternellement du ſupplice de Calas, ſi les larmes verſées ſur ſa mort ne les avoient lavés de la tache de ſon ſang. Mais la juſtice rendue à ſes cendres par un Prince également le père de tous ſes Sujets, les bienfaits que ſa main auguſte, ainſi que celle de pluſieurs autres Souverains (2), a répandus ſur la famille de cet infortuné, & l'intérêt que l'Europe entière a pris à ſon malheur, en ont repouſſé tout l'opprobre ſur le front d'un miſérable inſcrit dans la liſte des fanatiques célèbres, pour y demeurer à jamais la terreur de l'innocence: l'on dit même que l'égarement de ſon eſprit (3), ſes cris, ſes hurlemens affreux ont ſemblé, peu de tems après ſon crime, nous retracer quelques traits de cet Oreſte livré aux Furies par les Dieux vengeurs de la nature. Si cela n'eſt pas, cela doit être.

Il y a deux cens ans que Calas eût péri de même, mais il n'eût pas de même été pleuré ni vengé. C'eſt une telle barbarie qui fait frémir dans un ſiécle éclairé comme le nôtre; ce n'eſt que la réparation du forfait qui eût dû étonner dans des tems ſi barbares. Si nous n'y ſommes plus dans ces tems de ténèbres, d'enthouſiaſme & d'horreurs, c'eſt aux lettres que nous le devons. L'Art Dramatique ſur-tout a eu beaucoup de part à cette grande révolution: car le plaiſir ſera toujours le meilleur maître du genre humain. Les hommes, enfans à tout âge, veulent qu'on les amuſe pour

(2) L'Impératrice de Ruſſie, le Roi de Pruſſe, & le Roi de Danemarck.

(3) Les Nouvelles publiques en ont fait mention dans le tems.

avoir le droit de les inſtruire. Ce n'eſt qu'en jouant avec leurs précepteurs, qu'ils écoutent leurs leçons & qu'ils en profitent.

Le Théatre, tel qu'il fut chez nous dès ſa naiſſance ſous Corneille & Molière, une école de vertus & de mœurs, eſt donc l'inſtruction publique la plus utile, parce que c'eſt la plus agréable. Mais ſon utilité augmentera à proportion que les ſujets qui y ſeront traités auront un rapport plus direct à l'intérêt préſent de la ſociété, aux paſſions ou aux préjugés des hommes qui la compoſent, aux événemens dont ils ont été les moteurs ou les témoins.

Au milieu d'un ſiécle caractériſé par l'eſprit philoſophique, qui porte toujours avec ſoi l'eſprit d'humanité, nous venons d'être épouvantés par une ſcène atroce & ſanglante. Dans le moment même où la ſageſſe d'un Souverain * éteignoit dans ſa Capitale les flammes des *Auto-da-fé*, celles d'un bucher allumé par le fanaticiſme dans la plus belle de nos Provinces nous ont appris que ce monſtre y reſpiroit encore. On a outragé la nature, en lui imputant un crime exécrable; on a calomnié une Communion Chrétienne, en l'accuſant d'autoriſer les pères à aſſaſſiner leurs enfans, quand ils vouloient ſe convertir; nous avons vu une fête horrible, un anniverſaire de meurtre & de carnage, achever de répandre la fureur dans des eſprits déja trop échauffés, & contribuer à faire égorger l'innocence avec le glaive des loix. C'eſt dans de telles conjonctures que j'ai cru de quelque utilité

* Le Roi de Portugal.

un Drame où ſeroient peintes enſemble des Catholiques & des Proteſtans diviſés ſur le dogme, réunis pour la morale, intéreſſans par leur malheur, reſpectables par leur vertu, & liés diverſement les uns aux autres par la nature, l'amour & les bienfaits.

Voilà le but que je me ſuis propoſé, le plan que j'ai tâché de remplir dans cet ouvrage fondé tout entier ſur une action vraie, arrivée de nos jours, & qui méritoit ſans doute une plume plus habile que la mienne. Mais l'importance du ſujet ſuppléera à la foibleſſe de mes talens; j'eſpère du moins qu'en blâmant les défauts de l'exécution, l'on me ſaura gré de l'entrepriſe, & qu'on rendra juſtice à mes vûes.

J'ignore ſi cette Pièce ſera jamais jouée: cependant, quelque médiocre qu'elle puiſſe être, je crois que ſa repréſentation ne ſeroit point ſans avantages. La juſtice du Gouvernement veut que les Sectateurs d'une Religion dont il a proſcrit l'exercice jouiſſent chez nous de la protection des loix, de la tranquillité civile, & ne ſoient point l'objet de la haine & de la perſécution des autres citoyens. Or, on remporte toujours du Spectacle quelques traces des impreſſions qu'on y a reçues, & qui, ſe répétant & ſe fortifiant ſucceſſivement, opèrent enfin, ſans qu'on s'en apperçoive, un changement conſidérable dans les affections de l'ame, comme dans la diſpoſition des eſprits. On s'accoutume à vivre en paix dans la ſociété avec ceux que l'on voit familiérement ſur la ſcène. L'on va rarement tourmenter dans le monde les mêmes perſonnes dont on vient de pleurer les malheurs au Théatre: en un mot, je ne puis m'empêcher de le

penſer & de le dire, ſi, au lieu des Sermons ſéditieux & fanatiques dont les Chaires retentiſſoient à Paris ſous Charles IX; ſi, à la place de la fête abominable qui ſe célèbre encore tous les ans à Toulouſe, on eût repréſenté habituellement l'*Honnête Criminel*, ou quelque Drame dans le même genre, je doute que beaucoup de gens, en ſortant de la Comédie, euſſent couru prendre les poignards de la Saint-Barthelemi, ou préparer l'échafaud de l'infortuné Calas.

Voilà les obſervations que j'avois à faire ſur le choix de mon Sujet: quant au genre même de la Pièce, il n'eſt plus beſoin de le défendre. L'*Honnête Criminel* eſt entre la Comédie ſérieuſe & la Tragédie, ou plutôt c'eſt une vraie Tragédie bourgeoiſe dont le dénouement eſt heureux.

Ce nouveau genre apperçu par un homme de génie (4), & tourné en ridicule par des critiques qui n'imaginent rien au-delà de ce qui eſt, commence à n'avoir pas moins de partiſans qu'il a eu d'adverſaires. Les ames déchirées par la lecture du *Joueur Anglois* ſe ſont fermées aux railleries des plaiſans, & ſi l'Académicien eſtimable qui s'eſt emparé chez nous de ce Sujet terrible, fait repréſenter ſon Drame (5), je penſe que la mort du *Joueur* s'empoiſonnant dans la priſon fera répandre autant de pleurs que celle d'aucun Prince ou d'aucun Héros.

---

(4) *Voy.* le Diſc. ſur la Poëſ. Dram. à la ſuite du *Père de Famille*.

(5) Cette Pièce a déja été jouée avec ſuccès ſur le Théatre de Mgr. le Duc d'Orléans.

N'étoit-ce pas en effet bien avilir la nature humaine, que de croire l'infortune d'un homme, quel qu'il ſoit, au-deſſous de la dignité de la Tragédie ? Malheur à l'ame petite & vaine qui ne ſait s'attendrir que pour des Grands ! Celui qui rira du bonnet rouge de mon Galérien, au lieu de pleurer ſur ſa vertu & ſur ſes chaînes ; celui qu'on ne peut toucher ſans le ſecours d'une couronne ou d'un panache, neſt pas digne de ſentir les tendres émotions de la nature, ni de verſer les larmes de la pitié.

L'HONNETE CRIMINEL,

DRAME

En cinq Actes & en vers.

PERSONNAGES.

Le Comte d'ANPLACE, Commandant des Galères.

CECILE, veuve de Mr. d'Orfeuil, riche Négociant.

ANDRE, Galérien.

Mr. d'OLBAN.

AMELIE, Amie de Cécile.

LISIMON, Vieillard.

FRONTIN, PERNELLE, } Laquais de Cécile.

Un laquais du Comte.

La Scène eſt à Toulon ſur le bord de la Mer.

L'HONNETE CRIMINEL.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente la Mer dans le fond, avec la partie d'une Galère dont le reſte eſt caché. On voit à gauche la maiſon où logent Cécile & Amélie, & à droite celle du Commandant.

SCENE PREMIERE.

ANDRE *ſeul ſur le rivage.*

LE lever du Soleil, en ce brillant lointain,
Ne m'a jamais ſemblé ſi beau que ce matin.
La Mer paroît tranquille, & le ciel ſans nuage
Promet aux matelots un jour exempt d'orage....
Pour moi ſeul ſur la terre il n'eſt plus de beaux jours !
Que ſert le calme, hélas ! quand on a fait naufrage ?
J'ai tout perdu ; l'eſpoir m'eſt ravi pour toujours.
Dieu qui vois mes tourmens, tu ſais ſi j'en murmure !
Signe honteux du crime & ſon vil châtiment,
Cette chaîne eſt bien chère à mon cœur innocent.
J'aime à ſentir ſon poids. La vertu, la nature
Répandent ſur mes maux un charme conſolant.
Non, ce n'eſt pas ſur moi, c'eſt ſur vous que je pleure,
O père infortuné ! vous dont juſqu'à cette heure

J'ignore le deſtin .... ſans doute il eſt affreux.
Pauvre, errant, fugitif, mon père malheureux
Traîne en quelque déſert ſa languiſſante vie ....
Ou bien dans l'amertume il l'a déja finie.
Oui, depuis que je ſuis enchaîné ſur ce bord,
S'il n'eût pas ſuccombé ſous ſes peines cruelles,
Sans doute j'aurois eû de lui quelques nouvelles:
Mais mon père n'eſt plus, mon pauvre père eſt mort!
Que fait donc à préſent ma déplorable mère?
Aſſiſe ſur ſa tombe, empliſſant l'air de cris,
Sans appui, ſans ſecours, au ſein de la miſère,
Peut-être en ce moment elle appelle ſon fils.
Elle l'appelle en vain! .... ô regrets! ô tendreſſe!
Quelle main prendra ſoin de ſa triſte vieilleſſe?
Si je pouvois du moins lui faire parvenir
Le peu d'argent qu'ici, depuis mon eſclavage,
J'ai par un long travail gagné ſur ce rivage! ....
A qui m'adreſſerai-je, & comment découvrir? ....
Dans la compaſſion les malheureux eſpèrent,
Mais au bruit de nos fers la pitié ſemble fuir;
A notre approche, hélas! tous les cœurs ſe reſſèrrent,
Et ſe font un devoir de ne pas s'attendrir!
Cherchons pourtant encor: quelque étranger peut-être
Plus ſenſible .....

SCENE II.

Le Comte d'ANPLACE, ANDRE, un laquais du Comte.

LE COMTE *à ſon laquais.*

AUſſi-tôt qu'on les verra paroître,
(Au Galérien.)
Viens m'avertir. Et toi, retourne ſur ton bord.
Tu ne peux aujourd'hui travailler ſur le port.
De la Marine ici j'attends deux Commiſſaires
Qui viennent de Toulon viſiter les Galères.
André, ſois à ton banc comme tous les forçats,
Mais ſonge qu'avec eux je ne te confonds pas.
(André ſort.)

SCENE III.

LE COMTE *seul.*

AH ! je vais donc revoir ma charmante Amélie !
Et je dois ce bonheur à son aimable amie !
Elles sont en ces lieux ! voyage fortuné,
Que croit à peine encor mon esprit étonné !
Jour heureux ! je vais être aux pieds de ce que j'aime !
O chère amante ! ô vous dont la tendresse extrême
Refusant pour moi seul les plus riches partis
Conserve à mon amour un cœur d'un si grand prix,
Quand pourrons-nous enfin unir nos destinées ?
En vain nous nous aimons : hélas ! malgré nos feux
Il passera peut-être encor bien des années,
Avant qu'un doux lien puisse combler nos vœux.
Oncle injuste !.... oui, c'est lui, son préjugé barbare
Qui seul, tant qu'il vivra, nous retient, nous sépare....
Il me vend cher les biens qu'il prétend me donner !
Elle n'est pas noble ! Elle ? Amélie ? ô blasphême !
La noblesse n'est rien, ou c'est la vertu même.
Je gémis quand j'entends ainsi déraisonner,
Quand je vois la sottise (& tout le monde y tombe)
De consulter les morts, de fouiller dans leur tombe,
Pour savoir si l'on doit estimer les vivans.
Des cadavres pourtant n'illustrent pas les gens ;
Ils n'y font rien, sur-tout lorsque l'on se marie.
Quoi ! l'on me soutiendra que je me mésallie,
En épousant les mœurs, la vertu, la beauté ?
Et l'orgueil n'inventa la vaine qualité,
Que pour y suppléer, & la mettre à leur place.

SCENE IV.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, FRONTIN.

AMELIE *sortant avec Cécile.*

IL s'attend peu sans doute à nous voir si matin ;
Il sera bien surpris.

CECILE *à son laquais.*

Entendez-vous, Frontin?
Allez de notre part dire au Comte d'Anplace
Qu'il peut venir nous joindre, & qu'on l'attend ici.

FRONTIN.

Je crois qu'il me prévient, Madame; le voici.

AMELIE *vivement.*

C'eſt lui-même.

CECILE *au laquais.*

Il ſuffit, laiſſez-nous.

LE COMTE *prenant la main de Cécile & la baiſant.*

Ah! Madame;
Que ne vous dois-je point, & quels remercimens
Pourront.... l'expreſſion manque à mes ſentimens.
Je peindrois mal tous ceux qui rempliſſent mon ame;
(Montrant Amélie.)
Mais tournez ſeulement les yeux, regardez-la,
Et jugez de l'excès de ma reconnoiſſance.
Tout l'accroît, ce voyage, & cette diligence.
Quoi! ſi tard arrivée, & je vous vois déja?
De la route pourtant vous deviez être laſſe:
La chaleur, l'équipage, enfin tout le tracas....

CECILE.

Qui vient voir ſes amis ne ſe fatigue pas,
Ou l'on eſt délaſſé ſi-tôt qu'on les embraſſe.

LE COMTE.

Vous n'en pouvez douter, l'amitié dans ces lieux
Partage avec l'amour mon cœur entre vous deux.
C'eſt donc vous que je vois, c'eſt vous, belle Amélie!
A vos genoux enfin je puis.....

AMELIE *ſe jettant au cou de Cécile.*

O mon amie!
Cachez dans votre ſein mon trouble & ma rougeur.

CECILE.

Et pourquoi donc rougir? Vous faut-il avoir honte
D'une innocente ardeur que mérite le Comte?
Pourquoi voudriez-vous lui cacher ſon bonheur?
De tous les ſentimens qu'inſpire la nature,
L'amour eſt le plus beau, quand la vertu l'épure.

AMELIE.

Ah ! qu'il connoît assez à quel point il m'est cher !
Pour lui secrettement prévenue, attendrie,
A répondre à ses feux par vous-même enhardie,
Mon cœur avec le sien dès long-tems s'est ouvert.
Vous me l'aviez permis. O ma tendre Cécile !
O vous, ma protectrice & mon unique asyle !
Vos bontés m'arrachant au plus funeste sort
M'ont rendu les parens que me ravit la mort.
Vous faites plus pour moi qu'une sœur, qu'une mère.
Indulgente, attentive à tous mes vœux, hélas !
Vos généreuses mains.....

CECILE.

Y pensez-vous, ma chère ?
Eh quoi ! vous me louez ! ne nous aimons-nous pas ?
Tout est dit. D'autres soins ici m'ont amenée :
Je viens pour y conclure enfin votre hyménée.
Je veux, il en est tems, vous donner pour époux
Un amant vertueux & si digne de vous.

AMELIE.

Qui, moi ? qu'avec le Comte à présent je m'engage ?
Sans fortune, sans nom, par d'imprudens liens
Je le ferois encor déshériter des siens ?
Moi ! je voudrois....

LE COMTE.

Madame, il n'est point d'avantage
Que je ne sacrifie, & je renonce aux biens.....

AMELIE.

Quand à ce sacrifice un amant se résigne,
Celle qui le permet en est toujours indigne.
Non, je vous aime trop.

LE COMTE.

Si je ne consultois
Que mon propre penchant & mes desirs secrets,
Je vous presserois plus de daigner vous y rendre ;
Mais j'hésite, il est vrai, je crains en ce moment
De ne pouvoir vous faire un sort assez brillant.
Mon oncle est vieux, peut-être il vaudroit mieux attendre.

CECILE.

Parens durs & cruels qui nous tyrannisez,

Vous en voyez le prix ! Trouvez-vous donc des charmes
A sécher par avance, à prévenir les larmes
Dont vos tombeaux un jour devoient être arrosés !
(Au Comte.)
Monsieur, vous n'attendrez le trépas de personne
Pour vivre heureux. Je crois que de votre oncle au plus
Vous pourriez à sa mort avoir cent mille écus ;
C'est où va sa fortune. Eh bien, moi je les donne
En dot à mon amie..... Oui, je rends grace aux Cieux
D'être riche en ce jour, d'avoir en héritage
Eu des biens dont je puis faire un si digne usage.
C'est en les partageant qu'on en jouit le mieux.

AMELIE.

Tant de bonté m'accable autant qu'elle me flatte.
Vous voulez, malgré moi, me forcer d'être ingrate.
Que faire pour répondre à de si grands bienfaits ?

CECILE.

Rien que les accepter, & n'en parler jamais.

AMELIE.

Non, l'honneur, le devoir me défend l'un & l'autre.
C'est à mon amitié de modérer la vôtre ;
D'en arrêter l'excès, sans jamais l'oublier,
De refuser vos dons & de les publier.
Je ne recevrai point.....

CECILE.

Arrêtez, Amélie ;
Vos refus blesseroient le cœur de votre amie.
Hâtons-nous d'assurer votre félicité.
(A part.)
Vous savez que bientôt...Hélas ! trop tôt peut-être !
Il faudra que j'engage aussi ma liberté.
Mais avant de la perdre entre les bras d'un maître,
J'aurai la joie au moins d'en avoir dans ces lieux
Fait un dernier usage en faveur de vous deux.

AMELIE.

Trop généreuse amie !

LE COMTE.

O femme incomparable !
Sexe toujours charmant, & souvent adorable !
(Ils prennent chacun une main de Cécile & la baisent avec transport.)

CECILE

CECILE.

Modérez ces transport, vous ne me devez rien :
On travaille pour soi lorsque l'on fait le bien.
Aimez-vous, aimez-moi ; c'est le prix qu'ose attendre....

SCENE V.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, un Laquais du Comte.

LE LAQUAIS.

ILs arrivent, Monsieur ; ils viennent de descendre
Au logis que pour eux on a fait préparer.

LE COMTE *à Cécile & à Amélie.*

De vous quelques momens il faut me séparer ;
Vous me le permettez. Ce sont des Commissaires
Envoyés par la Cour. Je ne tarderai guères
(A Cécile, en baisant la main d'Amélie.)
A venir vous rejoindre. Ah ! Madame, croyez
Qu'à jamais tous les deux nous sommes à vos pieds.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE.

AMELIE.

EH quoi ! vous soupirez ? toujours triste, réveuse,
Vous faites mon bonheur, & n'êtes pas heureuse ?
Vos larmes, malgré vous, sont prêtes à couler ;
Vous avez des chagrins que vous voulez céler.

CECILE.

Tout le monde a les siens, c'est notre destinée.

AMELIE.

Et pourquoi dans mon sein craignez-vous d'épancher
Ceux qui vous font gémir ? d'où vient me les cacher ?
Plus que vous-même, helas ! je suis infortunée,
Si vous ne les osez confier à ma foi.

Vous ſoupçonnez mon cœur, & vous doutez de moi.
N'eſt-ce que par des dons qu'on prouve ſa tendreſſe?
Ah! c'eſt votre douleur, & non votre richeſſe,
Que ma vive amitié demande à partager.
Le récit de vos maux pourroit les ſoulager.
Senſible également, notre ame ſe reſſemble;
Pour conſolation nous pleurerons enſemble.

CECILE.

Eh bien, ce ſont vos feux, votre raviſſement,
C'eſt de votre bonheur le ſpectacle touchant,
Qui vient de m'attendrir. Ma chère, à cette vûe,
(Pour le cacher, hélas! j'ai fait de vains efforts.)
Mes ſens ſe ſont troublés, mon ame s'eſt émue.
Ah! je ne gouterai jamais ces doux tranſports.
Par des devoirs cruels en tout tems entraînée,
Je fus à l'infortune en naiſſant condamnée.

AMELIE.

Mais ſi Monſieur d'Olban n'eſt pas de votre goût,
Si vous ne l'aimez point, qui vous force après tout
A l'épouſer? De vous n'êtes-vous pas maîtreſſe?

CECILE.

Je ne ſais: je voudrois remplir les derniers vœux
D'un époux qui pour moi montra tant de tendreſſe.
Avant que pour toujours la mort fermât ſes yeux,
„ De mes biens, me dit-il, je vous fais héritière:
„ J'ai pourtant un neveu; mais Cécile, j'eſpère
„ Que peut-être à ſon ſort uniſſant vos deſtins
„ Vous lui rendrez ces biens que je laiſſe en vos mains.
„ Puiſſe mon cher d'Olban vous aimer & vous
„ plaire!"

AMELIE.

Soit. Mais à vous toucher s'il n'eſt point parvenu,
Vous n'êtes engagée à rien, la choſe eſt claire.
Au fond de l'Amérique il a long-tems vécu;
Et rendu miſanthrope en ce climat ſauvage,
Il en a pris les mœurs.

CECILE.

Il n'en eſt revenu
Qu'afin de m'épouſer.

AMELIE.

Non : ſans ce mariage
Ses affaires toujours exigeoient le voyage.
On lui faiſoit déja ce terrible procès....

CECILE.

Il en attend la fin, pour preſſer davantage
Notre union.

AMELIE.

On dit que pour lui le ſuccès
Semble encor très-douteux.

CECILE.

Et moi, j'en répondrois.
Je crois Monſieur d'Olban vraiment irréprochable
Tout ſon crime eſt d'avoir réprimé des abus
Qu'il n'eût pu tolérer ſans ſe rendre coupable
Et ſes accuſateurs ſont des fripons connus.

AMELIE.

N'importe. A-t-il daigné voir ſeulement un Juge ?
Il a des ſentimens bons avant le déluge ;
Mais qui ſont à préſent un vice capital.
De cet eſprit gothique il ſe trouvera mal.

CECILE.

Je ne hais pourtant pas en lui ce caractère,
Il a je ne ſais quoi d'aſſez conforme au mien.
Sa rudeſſe eſt l'effet d'une franchiſe auſtère,
S'il n'eſt homme du monde, il eſt homme de bien.
Ainſi qu'envers autrui, pour lui-même rigide,
Sa vertu ſans vernis eſt âpre, mais ſolide.
Je l'eſtime, & peut-être au gré de ſon deſir
Eût-il pu m'inſpirer un ſentiment plus tendre,
Si mon cœur à l'amour pouvoit encor s'ouvrir.

AMELIE.

A ce deuil éternel je ne peux rien comprendre ;
Car de ſes ſoixante ans votre époux approchoit,
Et c'eſt un âge enfin ſi différent du vôtre ;
Vous n'aviez point du tout été faits l'un pour l'autre.

CECILE.

Ma rougeur t'en dit trop : apprends donc un ſecret
Qui doit être couvert d'un éternel ſilence,
Et qu'à ton amitié je taiſois à regret.

J'ai pleuré mon mari ; mais la reconnoiſſance,
Le devoir ſeuls, ma chère, ont cauſé ma douleur.
Quand j'épouſai d'Orſeuil, la volonté d'un père
Me fit de cet hymen un malheur néceſſaire :
On ne donna ma main qu'en déchirant mon cœur.

AMELIE.

Voilà donc le ſujet de la mélancolie
Dont le ſombre nuage obſcurcit vos beaux jours.
Peut-être d'autres feux votre ame alors remplie.....

CECILE.

Ils ne ſont pas éteints, & j'en brûle toujours.
Quand on aime une fois, n'eſt-ce pas pour la vie ?
Je ne ſuis point coupable. Hélas ! par mes parens
Cet amour malheureux fut approuvé long-tems.
Ils étoient établis au ſein d'une province,
Où beaucoup d'habitans encore ſéparés
De la Religion de l'Etat & du Prince,
Dans la nuit de l'erreur demeurent égarés.
En vain au changement tout chez nous les invite,
Ils s'obſtinent à ſuivre une ſecte proſcrite.
Par haſard avec nous dans la même maiſon
Demeuroit un Miniſtre appellé Liſimon.
C'étoit un homme droit, ſimple, aimant ſa patrie,
Zélé pour ſon parti, l'avouant ſans détour.
Le ſoin de rendre heureuſe une épouſe chérie,
Et d'élever un fils, ſeul fruit de leur amour,
Lui faiſoit auprès d'eux, dans ſa retraite obſcure,
Goûter ce charme doux qu'a toujours la nature :
Seulement de leurs bras s'arrachant quelquefois
En des lieux écartés il alloit à ſes frères
Prêcher la patience, & réunir leurs voix
Pour faire enſemble au Ciel d'innocentes prières.
S'il n'eût eu des vertus, hélas ! qu'aurions-nous fait ?
Un Seigneur opulent de notre voiſinage,
Pour qui depuis long-tems mon père travailloit,
Mourut ſans le payer.

AMELIE.

C'eſt aſſez là l'uſage
Etabli chez les grands.

CECILE.

Tous les biens qu'il laiſſoit
Etoient ſubſtitués. Un héritier avare
Envers les créanciers uſa d'un droit barbare,
Et leur fit perdre à tous ce qui leur étoit dû.
Mon père ruiné par ce coup imprévu,
A ſes engagemens ne put plus ſatisfaire.
Comme il devoit encor le prix de la matière
Qu'il avoit miſe en œuvre, on vint bientôt ſaiſir
Ses meubles, ſes effets, & juſqu'aux outils même
De ſa profeſſion.

AMELIE.

Vous me faites frémir.
Quoi! l'on eut, dites-vous, cette rigueur extrême.....

CECILE.

Pour un pauvre artiſan qu'avoient volé des grands.
J'étois bien jeune alors: de ces affreux inſtans
Je me ſouviens toujours. Ma mère aſſiſe à terre
Pouſſoit de longs ſanglots; j'étois ſur ſes genoux,
Et je pleurois auſſi de ſa douleur amère.
Mon père ſeul, debout, l'œil attaché ſur nous,
Gardoit, en nous fixant, un ſilence farouche.
Pas un mot, un ſoupir n'échappoit de ſa bouche:
On eût dit qu'il avoit perdu le ſentiment,
Quand Liſimon entra. „ J'apprends en ce moment
„ Vos malheurs, lui dit-il, conſolez-vous, mon
„ frère;
„ Car, pour honorer Dieu de diverſes façons,
„ Nous n'en ſommes pas moins enfans du même père,
„ Et ce père commun veut que nous nous aimions.
„ Je viens pour vous offrir ce que la Providence
„ A mis en mon pouvoir, un aſyle & des ſoins:
„ Venez chez moi. Mon ſort eſt loin de l'opulence,
„ Mais je peux quelque tems fournir à vos beſoins,
„ Et nous partagerons le peu que je poſſede,
„ Juſqu'à ce qu'à vos maux trouvant quelque remede,
„ En votre ancien état on vous ait rétablis.„
En finiſſant ces mots, qui m'ont été depuis
Répétés tant de fois, ſes lèvres me ſourirent;

Il me prit par la main & m'emmena chez lui,
Où mon père & ma mère en pleurant nous ſuivirent.

AMELIE.

Ce que vous dites là me paroît inoui.
Quoi ! de tels ſentimens ces gens ſeroient capables ?
On me les avoit peints ſous des traits effroyables.

CECILE.

On vous trompoit. Contre eux on eſt trop prévenu ;
En plaignant leurs erreurs, honorons leur vertu.
Il faut être équitable.

AMELIE.

Achevez, je vous prie,
Un récit qui déja m'a ſi fort attendrie.
Que votre état, Madame, étoit triſte & touchant !
Parlez : que fit enfin cet homme reſpectable ?

CECILE.

Quoiqu'il fût pauvre auſſi, ſon zéle charitable
Parvint à nous tirer d'un déſaſtre ſi grand.
Il fit parmi les ſiens une quête abondante
Qui, pour le réparer, fut plus que ſuffiſante.
Mais de nos bienfaiteurs ne nous ſéparant plus,
Nous ne fîmes dès-lors qu'une même famille,
Et Liſimon ſembla m'adopter pour ſa fille.
Tandis que mes parens, à l'ouvrage aſſidus,
Travailloient l'un & l'autre, & par reconnoiſſance
Tâchoient d'entretenir leurs hôtes dans l'aiſance ;
Liſimon m'élevoit avec le jeune André.
C'eſt ainſi qu'on nommoit ſon fils, qui de mon âge.....

AMELIE.

J'entends. Un doux penchant....

CECILE.

Fut le fatal ouvrage
Du ſort contre tous deux en ſecret conjuré.
Le Miniſtre entre nous partageoit ſa tendreſſe.
Il n'étoit qu'un ſeul point où ſa délicateſſe
De m'inſtruire à ma mère avoit laiſſé l'emploi :
C'eſt la Religion. Quoiqu'il aimât la ſienne,
Il ne m'eût pas voulu faire quitter la mienne.

„ Si l'homme, disoit-il, se trompe dans sa foi,
„ L'erreur de la naissance, avec le lait sucée,
„ Paroîtra devant Dieu plus digne de pardon,
„ Que celle que par choix nous aurions embrassée.„
Quant aux leçons de mœurs, de vertu, Lisimon
Nous les donnoit ensemble avec des soins extrêmes,
Et toujours pour tous deux elles étoient les mêmes.
Il n'est pas surprenant que par la même main
Deux cœurs ainsi formés s'attachent à la fin.
L'amitié, qui d'abord unissoit notre enfance,
S'accrut avec les ans & fit place à l'amour.
On approuvoit nos feux, & pour cette alliance
Nos parens de concert avoient fixé le jour,
Quand un soudain trépas nous enleva ma mère.
O mon Dieu! s'il est vrai que réprouvé du Ciel
Cet hymen à tes yeux ait paru criminel,
N'étoit-ce qu'en frappant une tête si chère,
Que tu pouvois, hélas! rompre ces tristes nœuds?
Que ce coup fut cruel! Dans le fond de mon ame
La plaie en saigne encore, & rien jamais...

SCENE VII.

CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN *à Cécile.*

MAdame,
Monsieur d'Olban arrive, & je viens en ces lieux
De voir un de ses gens. Il m'a dit que son maître
Le suivoit de fort près.

CECILE.

Qu'entends-je? je frémis
Quoi! d'Olban?...

FRONTIN.

Dans Toulon il est déja peut-être.

CECILE *s'appuyant sur Amélie.*

Soutiens-moi, je chancelle, & tous mes sens saisis...

AMELIE.

Vous vous allarmez trop, soyez moins éperdue.

CECILE.

C'en est fait, mon amie ; oui, je suis perdue.
Il vient pour m'épouser, son procès est fini ;
Voici l'instant critique, il faut prendre un parti ;
Le tems presse, il le faut. Rentrons, je suis tremblante:
Je ne sais que résoudre, & mon sort m'épouvante.

Fin du premier Acte.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 NOV 1955
OF OXFORD
LIBRARY

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. d'OLBAN *seul.*

ENFIN, graces au Ciel, contre la race humaine
Le sort a pleinement justifié ma haine.
Qu'on vienne maintenant blâmer mes noirs chagrins,
Et, prenant le parti d'un siécle abominable,
Me demander en quoi je le trouve haïssable,
Quel outrage il m'a fait, & pourquoi je m'en plains.
Ah! la perversité qui règne sur la terre
Est plus grande cent fois que je ne l'avois cru :
La gangrene est au cœur, & tout est corrompu;
L'équité n'est qu'un nom, l'honneur qu'une chimère,
Et la société qu'un amas de brigands,
D'effrontés scélérats & de fourbes rampans;
Des vertus qu'il a seul l'honnête homme est victime,
Et succombe toujours sous les efforts du crime.

SCENE II.

M. d'OLBAN, le Comte d'ANPLACE.

LE COMTE *allant pour l'embrasser.*

OUI, le voilà lui-même.... Ah! c'est de tout mon cœur,
Mon cher & digne ami....

D'OLBAN *se reculant.*

Votre ami? moi, Monsieur?
Non, je n'ai plus d'amis.

LE COMTE.

Que dis-tu? quel vertige?
Ne reconnois-tu pas?....

D'OLBAN.

Je n'en ai plus, vous dis-je. Je ſuis ruiné.

LE COMTE.

Vous ?

D'OLBAN.

Ruiné tout-à-fait.
Il ne me reſte rien, mon déſaſtre eſt complet.

LE COMTE.

Quoi ! vous êtes jugé ? Votre affaire. . .

D'OLBAN.

Eſt au diable.
Je voudrois que le monde & moi fuſſions après.

LE COMTE.

Votre procès pourtant ſembloit indubitable.

D'OLBAN.

Et l'aurois-je perdu, s'il eût été mauvais ?
Malheur à l'innocent qui ſur ſon droit ſe fonde !
L'injuſtice à préſent eſt la reine du monde ;
L'intrigue, l'intérêt en ſont le ſeul reſſort,
Le méchant prête à l'autre un infâme ſupport,
Et dans ce coupe-gorge où le vice s'accorde,
Qui n'eſt fripon, morbleu ! court riſque de la corde.

LE COMTE *en l'embraſſant.*

Embraſſons-nous, mon cher ; va, crois-moi, ne dis plus
Qu'en ce triſte univers il n'eſt point de vertus.
Si du reſte du monde elles ſont exilées,
Au cœur de ton amante on les voit raſſemblées.
Ah ! ne plains pas ton ſort qui doit s'unir au ſien ;
Elle a fait mon bonheur, peux-tu douter du tien ?

D'OLBAN.

Comment ?

LE COMTE *vivement.*

A mon amour elle donne Amélie,
La dote richement ; de Paris n'eſt partie
Qu'afin de m'amener ſon amie en ces lieux,
De hâter un hymen où tendoient tous nos vœux,
De répandre ſur nous. . . .

D'OLBAN.

Grace au Ciel ! ſur la terre
Il ſe fait donc encor quelque bonne action !
Je ne le croyois pas.

LE COMTE.

Ah ! pour tous deux proſpère
Ce jour verra ſans doute une double union ;
Et tu doit eſpérer. . . . .

D'OLBAN.

O Cécile ! Cécile !
Vous ſeule me reſtez. Votre cœur eſt l'aſyle
Où, fuyant des humains le commerce fatal,
Je trouverai le Ciel ſur ce globe infernal.
Vous me pouvez encor faire chérir la vie.
Mais qui ſait après tout ? Je ſuis ſi malheureux..:
Peut-être qu'elle-même... On vient, c'eſt Amélie ;
Je vous quitte.

LE COMTE.

Et pourquoi ? Quel motif à ſes yeux
Te fait. . . .

D'OLBAN.

De mon malheur gardez de lui rien dire.
Il faut que ſon amie apprenne tout de moi ;
Juſq'au fond de ſon ame alors je ſaurai lire,
Je veux voir quel effet. . . . .

LE COMTE.

Eh bien, éloigne-toi.
Elle viendra bientôt ; chez moi va-t-en m'attendre,
Et j'irai t'avertir.

SCENE III.

LE COMTE, AMELIE.

LE COMTE.

A L'ardeur de mes feux
Rien ne s'oppoſe plus, & l'amant le plus tendre
Va donc auſſi, Madame, être le plus heureux.
Un nœud ſaint doit bientôt nous unir l'un & l'autre,
Et mon bonheur aura ſa ſource dans le vôtre.

AMELIE.

Ah ! Monsieur, ce bonheur que nous nous promettons,
Sera toujours pour moi mélangé d'amertume,
Tant que je verrai celle à qui nous le devons,
En proie à des chagrins dont l'excès la consume.

LE COMTE.

Et quel peut donc, Madame, en être le sujet ?
Je vois que la fortune, ainsi que la nature,
De bienfaits à l'envi la comblent sans mesure.

AMELIE.

Le sort sur tant de dons verse un poison secret.
Cécile de son cœur m'a confié les peines,
L'hymen n'a plus pour lui que d'odieuses chaînes ;
Et de Monsieur d'Olban la poursuite & l'amour
Sont de tous ses tourmens le plus grand en ce jour.
C'est un fardeau cruel dont son ame oppressée
N'a pas la force encor de se débarrasser.
Rendons-lui ce service : il vous faut efforcer
De résoudre d'Olban à changer de pensée.
Vous êtes son ami ; dites-lui franchement
Qu'il ne doit plus songer à cet engagement.
L'honnête-homme jamais ne peut trouver de charmes
A des nœuds qu'une femme arrose de ses larmes.
Dites-lui. . .

LE COMTE.

Moi, Madame ! Y pensez-vous, hélas !
Qu'au sein de mon ami je porte le trépas ?
Que dans le désespoir je plonge un misérable. . .
Que peut être déja trop d'infortune accable ?
Ah ! que m'apprenez-vous ? elle ne l'aime pas !
Ciel ! voilà le seul coup qui lui restoit à craindre.
O malheureux ami !

AMELIE.

Cécile est plus à plaindre.
En un mot, il le faut ; ne perdez point de tems.
Elle est encor livrée au trouble de ses sens ;
Mais c'est à vous d'agir, &, sans qu'elle le sache,
Je veux qu'à cet état notre amitié l'arrache.
Je la vois ; laissez-nous, & courez la servir.

LE COMTE *en s'en allant, tandis qu'Amélie va au-devant de Cécile.*

Non, cet ordre eſt trop dur, je ne puis le remplir.
Je ne porterai point cette affreuſe nouvelle,
Il recevra trop tôt ſon atteinte mortelle.

SCENE IV.

AMELIE, CECILE.

CECILE.

IL eſt donc arrivé ! l'on n'en peut plus douter,
Mais il vient vainement, je ſuis déterminée;
Oui, je le ſuis enfin. Contre cet hymenée
Je ſens plus que jamais mon cœur ſe revolter.
Je ne puis ſur ma main qu'il ceſſe de compter.
Je lui découvrirai les ſecrets de mon ame.
Il verra qu'attachée à ſa premiere flamme,
Par un charme plus fort que le tems & que moi,
Elle eſt, mon cher André, toujours pleine de toi !

AMELIE.

Ah ! tant d'amour, Madame, une ardeur ſi conſtante,
Méritoient que le Ciel les vît d'un œil plus doux.
Tout étoit arrêté; vous touchiez, diſiez-vous,
Au moment de former cette union charmante.
Par quel fatal caprice, ou quel deſtin jaloux
Des nœuds, qu'avant ſa mort approuvoit votre mère,
Purent-ils tout-à-coup briſés ſur ſon cercueil ?

CECILE.

Dieu, Dieu ſans doute alors voulut dans ſa colère
Me frapper à la fois d'une double manière.
Quand nous eûmes paſſé quelques mois dans le deuil,
Mon amant de nouveau ſollicita mon père
De le nommer enfin ſon fils & mon époux.
Mais quel fut notre état, & que devînmes-nous,
Lorſqu'on nous annonça que de la Providence
L'ordre ſupérieur trompoit notre eſpérance;
Qu'un obſtacle éternel tous deux nous ſéparoit !
C'eſt au lit de la mort, que changeant de penſée
Ma mère avoit dicté ce redoutable Arrêt.

Soit qu'à ce changement elle eût été pouſſée
Par celui dont alors le zéle l'aſſiſtoit;
Soit qu'il fût ſimplement l'effet de la foibleſſe,
De la crainte ordinaire à ces derniers momens,
Elle eut peur que l'amour n'égarât ma jeuneſſe:
Elle crut mon ſalut en des périls trop grands,
Qu'un époux élevé dans une autre croyance
Peut-être en ſes erreurs m'entraîneroit auſſi.
En un mot elle fit jurer à ſon mari
Qu'il ne ſouffriroit point une telle alliance.
Entre ſes bras glacés mon père gémiſſant
Avoit fait, malgré lui, ce ſerment déplorable;
Il répandit des pleurs en nous le déclarant,
Mais l'arrêt n'en reſta pas moins irrévocable.

AMELIE.

Et ſans doute qu'enſuite il fallut vous quitter.
Je vois quel déſeſpoir dut alors éclater.

CECILE.

Celui de nos parens étoit égal au nôtre.
Tous ſerrés, confondus dans les bras l'un de l'autre,
Nous répétant cent fois nos funeſtes adieux,
Voulant nous ſéparer, nous embraſſant encore;
Ce ſpectacle toujours eſt préſent à mes yeux,
Et nourrit dans mon cœur l'ennui qui le dévore.

AMELIE.

Que devinrent enfin ces hôtes ſi chéris?
En quels lieux....

CECILE.

Liſimon, ſon épouſe & leur fils
Dans un hameau voiſin d'abord ſe retirèrent.
Et du pays bientôt tout-à-fait s'éloignèrent.
Vers ce tems-là d'Orfeuil, revenant de Cadix,
Paſſa par la Rochelle, & s'en vint chez mon père
Commander quelque ouvrage. Il m'y vit; je lui plus,
Quoique je fuſſe alors loin de ſonger à plaire.
On conclut mon hymen; & je m'y réſolus,
Parce que je voyois toucher à la vieilleſſe
Mon père dont le ſort allarmoit ma tendreſſe.
Mais de mon ſacrifice, hélas! il jouit peu.
A peine il m'avoit vu former ce triſte nœud,

Que s'allant au tombeau réunir à ma mère,
Sans regrets dans mes bras il finit ſa carrière.
Heureuſe ! ſi plutôt la mort tranchant mes jours,
De mes longues douleurs eût abrégé le cours !

AMELIE.

Ô femme vertueuſe autant qu'infortunée !
Quel modèle accompli le Ciel nous offre en vous !
Toujours à votre ſort ſoumiſe & réſignée,
Vous n'avez pas moins fait le bonheur de l'époux
A qui vous gémiſſiez de vous voir enchaînée.

CECILE.

Ah ! tu ne conçois pas quels tourmens j'ai ſoufferts.
Que l'hymen eſt affreux, quand déteſtant nos fers,
Martyres d'une chaîne, à des amans ſi douce,
Dans les bras d'un mari que notre cœur repouſſe,
Son amour nous accable, & qu'il faut par devoir
Feindre des ſentimens que l'on ne peut avoir !
Oui, je puis l'atteſter, d'une femme ſenſible,
En des liens pareils, le deſtin eſt horrible ;
Et tout ce que pour nous la vertu fait alors,
C'eſt que dans cet enfer nous ſommes ſans remords.

AMELIE.

Et depuis n'avez-vous point eu quelque nouvelle
Du malheureux André, de ſes dignes parens ?

CECILE.

Non. Puiſſe, hélas ! de Dieu la bonté paternelle
Avoir verſé ſur eux ſes bienfaits les plus grands !
Puiſſes-tu, cher amant, moins tendre & plus tranquille,
Ne te plus ſouvenir de ta triſte Cécile,
Et loin d'elle goûter ce repos, ce bonheur
Que jamais loin de toi ne trouvera mon cœur !

AMELIE.

Comment ? Vous ignorez quel deſtin. . . . .

CECILE.

Je l'ignore,
Et mes cuiſans chagrins en redoublent encore.
Quand mon époux vivoit, il ne convenoit pas
Que je m'en informaſſe, & depuis ſon trépas
J'ai pris pour le ſavoir une inutile peine.
Voici près de deux ans que ma recherche eſt vaine.

Ils ſont allés peut-être en de lointains climats ;
Peut-être ils ne ſont plus : enfin je déſeſpère
De jamais ſur leur ſort avoir plus de lumière.

AMELIE.

Que ſavez-vous ? Souvent ce que n'ont pu nos ſoins,
Le haſard le produit, lorſqu'on l'attend le moins.
Il eſt poſſible encor....

CECILE.

Non, ma chère Amélie,
Tu ne verras mes maux finir qu'avec ma vie.
Va, je ne m'attends point à jamais le revoir.
A de nouveaux liens ſi ma main ſe refuſe,
Ne crois pas que ce ſoit dans ce frivole eſpoir,
Ni qu'à ce point, hélas ! je me flatte & m'abuſe.
Mais libre maintenant, n'obéiſſant qu'à moi,
Sans un crime réel puis-je engager ma foi,
Lorſqu'aux pieds des autels je ſentirois mon ame,
Démentant mes ſermens, brûler d'une autre flamme ?
Non, non, Monſieur d'Olban, il n'y faut plus ſonger.
Par vertu, par devoir, par égard pour vous-même,
Je ne peux....le voici. Qu'il vienne me juger,
Qu'il voie & qu'il prononce. Ah ! s'il eſt vrai qu'il m'aime,
Répondre à ſes deſirs ce ſeroit l'outrager.

SCENE V.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN *à Cécile.*

JE crois que mon aſpect doit ici vous ſurprendre,
Madame, & j'avoûrai que je ne comptois pas
Moi-même de ſi près ſuivre à Toulon vos pas.
Dans ce ſiécle pourtant à tout il faut s'attendre.

CECILE.

On a donc à la fin jugé votre procès,
Et vous nous en venez annoncer le ſuccès.
Il eſt gagné ſans doute.

D'OLBAN.

Il eſt perdu, Madame,
Perdu tout d'une voix. Vous ne l'auriez pas cru ?

C'eſt

C'eſt bien peut-être auſſi l'Arrêt le plus infâme,
Le plus impertinent qu'on ait jamais rendu.
Des fripons qu'on devoit pendre en bonne Juſtice,
Dont je n'ai pas voulu devenir le complice,
Que l'on connoît par-tout pour de francs ſcélérats,
Eh bien, ils ſont abſous, & c'eſt moi qu'on condamne.
Tout ce qu'ont de reſſorts l'intrigue, la chicane,
Ce que peut la faveur, (& l'on n'en manque pas
Quand on a de l'argent; les protecteurs s'achetent,
Et ſans honte à preſent à l'enchère ſe mettent):
J'ai tout eu contre moi. Je me vois ruiné,
Je ſuis indignement opprimé, condamné:
Pourquoi? pour avoir fait ma charge avec courage;
Pour m'être ſoulevé contre le brigandage
De coquins ſur leſquels je dus avoir les yeux.
On ne m'eût pas puni ſi j'avois fait comme eux.

AMELIE.

Quoi! Monſieur? tous vos biens, cette fortune immenſe...

D'OLBAN.

En d'autres mains, Madame, elle paſſe à préſent.

CECILE.

Le Jugement du moins n'eſt-il pas infamant?
Etes-vous flétri?

D'OLBAN.

Non; c'eſt une inconſéquence.
Mais ils vouloient mon bien, les ſcélérats l'ont pris,
Et m'ont laiſſé l'honneur, dont ils n'avoient que faire.
Que m'importe, après tout, cette vaine chimère,
Ce renom dont on eſt ſi follement épris?
L'honneur réſide en nous, & non dans ce que penſe
Un monde ſot, méchant, dont toujours l'ignorance,
Le caprice ou l'erreur guident l'opinion;
Qui loue aveuglément & blâme ſans raiſon.
Ah! l'homme vertueux, le ſage véritable,
Qui connoît une fois ce public mépriſable,
Apprend à ſe paſſer de réputation;
Ou dans ſon propre cœur il établit la ſienne.
Après ce que j'éprouve, après ce que je voi,
Il me ſuffit d'avoir votre eſtime & la mienne;
Le reſte des humains n'exiſte plus pour moi.

CECILE.

N'en doutez pas, Monſieur; je vous rends la juſtice
Qu'on vous devoit ailleurs. Quelquefois l'artifice
Aux yeux des Magiſtrats cache la vérité;
Ils jugent mal ſouvent avec de l'équité.

D'OLBAN.

Eh non, il n'en eſt plus dans le ſiécle où nous ſommes;
M'adame, vous jugez trop bien de tous les hommes.
Les cruels m'ont appris à penſer autrement.
Ils ſont tous faux, pervers, faits de la même fange;
On les connoît ſur-tout alors que le ſort change.
Mes amis m'entouroient, quand de ce Jugement
On m'eſt venu porter la fatale nouvelle:
Auſſi-tôt chacun d'eux m'embraſſe triſtement,
M'aſſure de nouveau d'une amitié fidelle,
Crie à l'iniquité, plaint mon ſort & s'enfuit.
Je retourne chez eux, leur portier m'éconduit;
Je les vois dans la rue, ils détournent la tête,
Et redoublent le pas, quand près d'eux je m'arrête.
C'eſt ainſi qu'eſt le monde: ah! je le connois bien!
L'on offre tout à ceux qui n'ont beſoin de rien:
Mais pour les malheureux, ils ne trouvent perſonne,
Une pitié ſtérile eſt tout ce qu'on leur donne;
On les plaint froidement, encore eſt-ce de loin;
De leurs maux qu'on néglige on craint d'être temoin;
Enfin la ſolitude autour d'eux eſt affreuſe,
Comme ſi leur approche étoit contagieuſe.

CECILE.

Cette inhumanité n'eſt pas dans tous les cœurs.
Non, Monſieur; ſi l'on voit des gens durs, inflexibles,
Il eſt pourtant encor quelques ames ſenſibles,
Qui, des infortunés partageant les douleurs,
Recueillent leurs ſoupirs & tariſſent leurs pleurs.
Vous avez des amis, peut-être plus ſolides,
Qui ſe croiront heureux, ſi vous leur permettez....

D'OLBAN.

Madame, il eſt trop vrai, vous ſeule me reſtez.
Environné par-tout de méchans, de perfides,
Vous êtes mon réfuge & mon dernier recours.

Vous allez décider du deſtin de mes jours,
Et finir pour jamais ou combler ma miſère.
Je ne vous dirai plus combien vous m'êtes chère;
Vous le ſavez aſſez. Avant ce coup fatal,
Tandis qu'à vôtre bien le mien étoit égal,
Brûlant à vos genoux de l'amour le plus tendre,
Je briguois une main, à laquelle en mourant
Votre mari daigna m'ordonner de prétendre.
Ma fortune eſt changée, & je ſuis maintenant
Par un revers affreux réduit à l'indigence:
Mais le ſort ne m'a point fait changer avec lui.
Comme autrefois je fus riche ſans inſolence,
Je ſaurai ſans baſſeſſe être pauvre aujourd'hui.
Je viens vous déclarer qu'ici mon infortune
Ne doit auprès de vous rien faire en ma faveur;
Car votre ame n'eſt pas de la trempe commune,
Et je ne vous veux point devoir à mon malheur.
Oubliez qu'un époux, dont vous étiez chérie,
Souhaita cet hymen en finiſſant ſa vie;
Oubliez que ſans vous je devois hériter
Des biens dont ſon amour vous a ſeule enrichie:
Ce n'eſt que votre cœur qu'il vous faut conſulter.
Gardez que la pitié ſur-tout s'y faſſe entendre,
Je n'en ai pas beſoin. Si vous ne trouvez point
Dans le fond de votre ame un ſentiment plus tendre;
Si l'amour à l'eſtime en effet ne s'y joint,
A vous, à votre main, Madame, je renonce.
Je reviendrai bientôt ſavoir votre réponſe;
Adieu, conſultez-vous, je vous laiſſe y ſonger.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE.

CECILE.

EH bien, ma chère, eh bien, ſuis-je aſſez malheureuſe?
Vois l'abîme où le ſort vient de me replonger.

AMELIE.

A vous perſécuter ſa conſtance eſt affreuſe;

Mais....

CECILE.

Il eſt ruiné !

AMELIE.

Dans ſon adverſité
On peut le ſecourir, ſans qu'il faille....

CECILE.

Que faire ?
Il n'a plus rien ; je ſuis ſa reſſource dernière !

AMELIE.

J'apperçois un forçat qui vient de ce coté ;
Retirons-nous, Madame.

CECILE.

O ma chère Amélie !
Penſe à ce malheureux : le voilà ruiné.
Veux-tu qu'en cet état il ſoit abandonné ?

AMELIE.

Non, il eſt des moyens..... mais rentrons, je vous prie.
Voyez, cet homme approche, il a quelque deſſein.
Nos gens ſont éloignés. Pardonnez ma foibleſſe ;
De ma frayeur ici je ne ſuis pas maîtreſſe.

CECILE.

Oui, rentrons. Ah ! quel coup ! quel étrange deſtin !
Eſt-ce donc peu, mon Dieu, du malheur qui m'opprime !
Et des malheurs d'autrui dois-je être encor victime ?

SCENE VII.

ANDRE *ſeul.*

LES voilà qui s'en vont ! elles ſemblent me fuir !
L'épouvante à ma vûe a paru les ſaiſir,
Et mon abord ici fait qu'elles ſe retirent.
Je ne puis les blâmer : leur crainte eſt juſte, helas !
Enchaîné, confondu parmi des ſcélérats,
Je partage l'horreur & l'effroi qu'ils inſpirent....
Ah ! je m'y ſuis mal pris. Près d'elles je devois
Par quelqu'un de leurs gens tâcher d'avoir accès.

Mon malheur, mes ſoupirs les toucheront peut-être.
Les femmes ont le cœur tendre, compatiſſant;
Pour les ſentimens doux ce ſexe paroît naître,
Et formé pour aimer, s'attendrit aiſément.
O digne & triſte objet d'une funeſte flamme!
Vous, dont le ſouvenir vit toujours dans mon ame!
Pour qui je brûle encor de cette même ardeur,
De ce feu qui jadis nous charmoit l'un & l'autre,
Quand nous penſions toucher au comble du bonheur;
Que ne puis-je en ces lieux trouver dans quelque cœur
La ſenſibilité qui régnoit dans le votre,
Sa bonté généreuſe, & ſon humanité!
L'auriez-vous dit, hélas! vertueuſe Cécile!
(Pardonnez, ſi ce nom ſi cher, ſi reſpecté
M'échappe dans un lieu par l'opprobre habité.)
L'auriez-vous dit, qu'un jour la chaîne la plus vile?...
Sort injuſte & barbare, avois-je mérité?....
Hélas! dans mes malheurs j'aurois plus de conſtance,
Si le Ciel ſur moi ſeul épuiſoit ſa vengeance.
Peut-être un ſort pareil accable mes parens.
Soulagez-les, mon Dieu!....s'ils ſont encor vivans.
Je mouille en vain ces bords de mes larmes amères,
Et l'heure me rappelle au vaiſſeau déteſté,
A ce vaiſſeau de honte & de calamité.
Allons: mais ſi je vois ſortir ces étrangères,
J'irai prier alors quelqu'un de leurs valets,
Pour qu'il veuille à leurs pieds conduire un miſérable:
J'y mettrai ma douleur, mes peines, mes ſouhaits;
Elles auront pitié du deſtin qui m'accable.
Oui, par un doux eſpoir je me ſens conſolé.
Si jamais la nature à leur cœur a parlé,
Et s'il connoit l'amour d'un père ou d'une mère,
Elles ne pourront pas rebuter ma prière.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, AMELIE.

LE COMTE.

AINSI donc ſon eſprit indécis, incertain,
A rendre heureux d'Olban ſe réſoudra peut-être?
Puiſſe-t-elle embraſſer ce généreux deſſein!
Ah! mon bonheur ſeroit auſſi grand qu'il peut l'être,
Si nous allions ce ſoir tous enſemble à l'autel
Former d'un double hymen le lien ſolemnel.

AMELIE.

Ne vous en flattez pas, Monſieur. Cette journée
De d'Olban en effet pourra voir l'hyménée:
Mais pour le notre....

LE COMTE.

Eh bien?

AMELIE.

Il ne peut s'accomplir.
Du moins nous ſommes loin encore....

LE COMTE.

O Ciel! qu'entends-je?
Et d'où vient tout-à-coup ce changement étrange?
Madame, quel motif?...

AMELIE.

Vous devez le ſentir.
La raiſon, ce me ſemble, à trouver eſt facile.
Votre ami n'a plus rien. S'il épouſe Cécile,
Convient il d'accepter le don qu'elle nous fait?
Je vous demande, à vous, ſi l'honneur le permet.
Sa fortune aux deux tiers ſe trouveroit réduite,
Et ce ſeroit trop peu pour ſon nouvel état;
Elle ne pourroit plus y vivre avec éclat.

Et d'ailleurs ſes enfans nous viendroient par la ſuite
Reprocher.....En un mot vous devez, comme moi,
Voir combien de raiſons...

LE COMTE.

Oui, Madame, je voi
Que mon bonheur s'éloigne, & que ma flamme augmente.
En me déſeſpérant, votre vertu m'enchante.
Il faut...

AMELIE.

Cécile approche. Allez; dans un moment
J'irai vous informer du parti qu'elle prend.

LE COMTE.

Le bonheur d'un ami détruit le mien; n'importe.
Madame, en ſa faveur daignez ſolliciter,
Je vous en prie encor.

SCENE II.

CECILE, AMELIE.

CECILE.

Viens me feliciter
Du triomphe qu'enfin ſur mon cœur je remporte.
J'épouſerai d'Olban. Je l'ai fait avertir;
Pour avoir ma réponſe il doit bientôt venir;
Elle eſt prête, & je vais lui donner ma parole.
Une ſeconde fois, ma chère, je m'immole.

AMELIE.

Hélas! qu'un tel parti doit vous avoir couté!

CECILE.

J'ai combattu beaucoup, j'ai long-tems réſiſté.
J'étois au déſeſpoir, & d'un effort ſemblable
Je ne croyois jamais que je ſerois capable.
A la fin relevant mes eſprits abattus,
Le courage, Amélie, a repris le deſſus.
Contre ma paſſion mon ame s'eſt roidie.
Je crois, d'un nouvel être animée & ſaiſie,
Sentir de la vertu l'enthouſiaſme heureux.
Suivons, puiſqu'il le faut, un devoir rigoureux.

Nous n'avons qu'un inſtant à reſter ſur la terre ;
Dans cet inſtant du moins au Ciel tâchons de plaire.
Qu'une ſi courte vie a pourtant de douleurs !
Elle eſt longue pour qui la paſſe dans les pleurs.

AMELIE.

Vous n'en verſerez plus. Non, ma chère Cécile ;
Puiſqu'enfin...

CECILE.

Je ne ſais, mais je l'oſe eſpérer.
Il me ſemble déja que je ſuis plus tranquille.
Mon cœur moins agité commence à reſpirer ;
De ce calme ſubit moi-même je m'étonne.

AMELIE.

Tel eſt de la vertu le naturel effet.
Au plus grand ſacrifice, alors qu'elle l'ordonne,
Elle attache toujours un charme, un prix ſecret.
Vous avez triomphé de la funeſte flamme
Dont vos ſens...

CECILE.

Que dis-tu ? moi ? je n'ai plus d'amour ?
André ne m'eſt plus cher ? Ah ! peut-être mon ame
Jamais de tant de feux n'a brûlé qu'en ce jour.
Avec le même excès je l'aime, je l'adore.
Je trouve du plaiſir, en me ſacrifiant,
A penſer que de lui je ſuis plus digne encore.
A ma place, me dis-je, il en feroit autant,
Et cette douce idée en ſecret m'encourage,
Conſole mon eſprit, l'affermit davantage.
Tu ne l'as pas connu, cet amant généreux,
Tu ne ſais pas combien il étoit vertueux.

AMELIE.

Voici Monſieur d'Olban, Madame ; je vous quitte.
Souffrez que ſans tarder le Comte apprenne auſſi
Que vous allez enfin rendre heureux ſon ami.
Je cours l'en informer.

SCENE

SCENE III.

CECILE, M. D'OLBAN.

CECILE.

QUoi ! je ſuis interdite !
En le voyant déja je commence à trembler !...
Remettons-nous, il n'eſt plus tems de reculer.

D'OLBAN.

A vos ordres, Madame, empreſſé de me rendre,
Plein de crainte & d'eſpoir, je viens enfin apprendre
Ce que vous daignerez ordonner de mon ſort.

CECILE.

Si ma main.... en effet peut le rendre propice....
Elle eſt à vous, Monſieur ; que l'hymen nous uniſſe.

D'OLBAN *lui baiſant la main avec tranſport.*

Ah ! que je la reçois, Madame, avec tranſport !
De ma félicité mon ame eſt enyvrée.
Mes deſtins ſont changés. Cette main adorée
Efface tous les maux que les hommes m'ont faits.
Je leur pardonne tout. Qu'importe déſormais
Que le crime à mes yeux couvre par-tout la terre ?
A la vertu du moins il reſte un ſanctuaire,
Votre cœur eſt ſon temple, & je vais l'habiter.

CECILE.

Vous ſavez l'amitié que j'ai pour Amélie.
D'une part de mes biens j'ai voulu la doter,
Afin qu'avec le Comte elle pût être unie.
Mais il m'en reſte aſſez.....

D'OLBAN.

Eh ! que me parlez-vous
De fortune, de biens ? Je les mépriſe tous.
Par ce don généreux, en faveur d'une amie,
A mes regards encor vous êtes enrichie.
Le Comte auſſi m'eſt cher, & ſans doute il m'eſt doux
De voir que nous allons tous être heureux enſemble,
Ah ! puiſqu'ici du Ciel la bonté nous raſſemble,
Daignez céder, Madame, à notre empreſſement,
Et qu'à jamais béni par les uns & les autres
Ce jour fixe à la fois leurs deſtins & les nôtres !

CECILE.

Vous avez ma parole, & je dois maintenant
Régler mes volontés, mes desirs sur les vôtres.
Arrangez tout, Monsieur, marquez l'heure & l'instant,
Mon devoir vous répond de mon consentement.

D'OLBAN.

Je vais chercher le Comte, & je cours aux Notaires
Faire avec lui dresser les actes nécessaires.
Je défie à présent la malice du sort,
Et malgré mon naufrage enfin je touche au port.
Voyons si le malheur, s'obstinant à me suivre,
Jusques entre vos bras osera me poursuivre.

SCENE IV.

CECILE *seule.*

ENtre mes bras!....Pour lui ces bras vont donc s'ouvrir!
Un nœud indissoluble avec lui va m'unir!
On a pu m'arracher cette promesse affreuse!
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? est-il vrai, malheureuse....
Eh bien, oui, cher amant, il recevra ma foi;
Mais l'amour, mais le cœur feront toujours à toi.
Je vais dans les regrets finir ma triste vie:
Me punisse le Ciel, si jamais je t'oublie!
Ma consolation, mon unique plaisir,
Mon emploi le plus doux, jusqu'à ce que je meure,
Seront de conserver ton tendre souvenir,
De m'occuper de toi, d'y songer à toute heure,
De gémir en secret sur la fatalité
Qui, ne permettant pas qu'on trouvât ta retraite,
Rendit vaine par-tout ma recherche inquiète.
Sur quels bords inconnus le sort t'a-t-il porté?
Dans quels bois, quels déserts te caches-tu, barbare?
Quel pays, quelle mer maintenant nous sépare?
Que ne viens-tu?....Mais non, non, reste désormais;
Quelque part que tu sois, ah! ne reviens jamais,
Tu reviendrois trop tard!....Où donc est Amélie?
D'où vient que.... mais c'est elle.

SCENE V.

CECILE, AMELIE.

CECILE *courant se jetter dans les bras d'Amélie.*

IL est fait, mon amie,
Ce cruel sacrifice ! il est fait, j'ai promis.
Peux-tu m'abandonner dans l'état où je suis ?

AMELIE.

Eh ! quoi ? je vous retrouve affligée, abattue ?
Madame, en vous quittant dois-je m'être attendue
A ce prompt changement ? Tout-à-l'heure à vous voir
On eût dit. . . .

CECILE.

Je tâchois de m'aveugler moi-même.
J'espérois (fol espoir d'une douleur extrême !)
Me donner de la force, en feignant d'en avoir.
Je m'étois étourdie, & ce moment d'yvresse
M'a mieux livrée ensuite à toute ma foiblesse.
Je l'épouse ce soir !... Nous irons toutes deux
Former en même tems ces redoutables nœuds.
Mais quelle différence, hélas !

AMELIE.

Chère Cécile,
Vous connoissez combien je fus toujours docile
A céder à vos vœux, à suivre en tout vos loix.
Je voudrois à mon tour demander une grace.

CECILE.

Parle ; tu me connois ; que faut-il que je fasse ?

AMELIE.

Je crains de vous déplaire, & pourtant je le dois ;
Ne me refusez pas.

CECILE.

Ton doute seul m'offense,
A tout ce que tu veux je m'engage d'avance.

AMELIE.

Daignez donc consentir que du Comte & de moi
Pour quelque tems encor l'union se différe.
Son oncle ne peut pas pousser loin sa carrière ;
Nous attendrons sa mort.

CECILE *triſtement.*

Je vous entends, je voi
Que vous vous repentez de m'avoir obligée,
Et que mes dons pour vous ſont un poids odieux.
Il vous tarde déja d'en être déchargée.

AMELIE.

De mes vrais ſentimens, Madame, jugez mieux.
Penſez que ce matin avec reconnoiſſance
J'acceptois vos bienfaits. Tout a changé depuis.
Par un coup imprévu nos projets ſont détruits.
L'époux que vous prenez fait une perte immenſe;
Il ſe voit ruiné, nous l'apprenons de lui,
Et vous ne ſeriez plus aſſez riche.....

CECILE.

Pourſui,
Achève d'accabler une amie éplorée.
Ingrate!... épargne-moi. Va, ta barbare main
N'a pas beſoin encor de déchirer mon ſein;
Va, je ne ſuis déja que trop déſeſpérée.

(*D'un ton ferme & abſolu.*)

Gardez de perſiſter dans ce cruel refus;
Je veux bien l'oublier, mais ne m'en parlez plus.

(*Amélie l'embraſſe tendrement.*)

Prépare-moi plutôt à cet hymen funeſte,
Tâche de ranimer la force qui me reſte.
Je ſerai près de toi. L'aſpect de ton bonheur,
Quand je tendrai mes mains au nœud que je déteſte,
De ce moment peut-être affoiblira l'horreur.

AMELIE.

Eſpérez plus; le Ciel vous fit trop vertueuſe
Pour ne pas à la fin devoir vous rendre heureuſe.
Vous eſtimez d'Olban. L'habitude, le tems
Feront naître pour lui de plus doux ſentimens,
Et l'on vient quelquefois à trouver mille charmes
Aux ſuites d'un hymen commencé dans les larmes.
Peut-être pourrez-vous oublier....

CECILE.

Non, jamais.
De cet amant chéri je vois toujours les traits,
Je ne peux un moment écarter ſon image.

Veux-tu que je te diſe encore davantage ?
A préſent même, hélas ! il me ſemble le voir,
Me reprochant déja mon nouveau mariage,
Mettre à mes pieds ici ſes pleurs, ſon déſeſpoir.
Je ne ſais quelle voix dans le fond de mon ame
Semble crier : „ arrête, il vient, il eſt tout près.
„ L'éclat de la vertu reléve ſes attraits,
„ Garde-toi d'achever & de trahir ſa flamme !„
Oui, tu peux me blâmer, mais ce preſſentiment
Me tourmente avec force, il me trouble & m'accable.
Je crois qu'il ſera vrai. Tu verras ſûrement,
Dès que j'aurai formé ce lien déplorable,
Tu verras le deſtin me ramener André ;
Je le retrouverai, ma chère, & j'en mourrai.

AMELIE.

Eh ! pourquoi voulez-vous groſſir ainſi vos peines
Par des illuſions ſi triſtes & ſi vaines ?
Que ſert de ſe flatter ? tant de ſoins ſuperflus
Vous annoncent aſſez que ſans doute il n'eſt plus.
S'il vivoit ; tiendroit-il ſa demeure cachée ?
Non ; lui-même au contraire il vous auroit cherchée.
Rempli d'un juſte eſpoir à la mort d'Orfeuil,
Vous l'euſſiez vu courir ....

CECILE, *en pleurant.*

Ah ! c'eſt donc à ſa cendre
Que je donne les pleurs que te me vois répandre.
Je reprends un mari, quand peut-être au cercueil
Enfermé dès long-tems.... O cher André, pardonne !
Son malheur m'y contraint, le devoir me l'ordonne.
Mais Dieu m'en eſt témoin, ſi je t'avois revu,
A mes tendres deſirs ſi le Ciel t'eût rendu,
Cette main t'attendoit, & la nature entière
N'auroit entre nous deux pû mettre de barrière.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN *à Cécile.*

MAdame, un des forçats qui ſont là ſur ce bord,
Demande à vous parler. Il m'a vû près du port,

Et m'eſt venu prier d'une façon touchante
De tâcher d'obtenir cette grace de vous.
Il a pour un coquin l'air honnête & bien doux;
Je m'en ſuis informé, tout le monde le vante,
On dit que dans la ville il eſt conſidéré,
Et, ſi vous permettez, je vous l'amènerai.
C'eſt un galérien d'une eſpèce nouvelle.

CECILE.

Qu'il vienne.

AMELIE *au laquais.*

Cependant ne vous éloignez pas.
Tenez-vous près d'ici, pour que, ſi l'on appelle,
Vous veniez auſſi-tôt.

SCENE VII.

CECILE, AMELIE, ANDRE.

AMELIE.

JE fais très-peu de cas
De tous ces gens de bien convertis aux galères.
Je ne ſais s'il s'en trouve, au moins je n'y crois guères;
J'apperçois ce forçat. C'eſt le même, je croi,
Qui venoit ce matin.

CECILE.

Sa démarche eſt timide,
Il s'avance à pas lents.

ANDRE.

(S'arrêtant dans l'enfoncement du théatre.)

O mon Dieu, ſois mon guide!
En vain je parlerai, ſi tu n'agis pour moi.
Commande que leur cœur à ma voix s'attendriſſe;
Que la compaſſion le touche & le rempliſſe!

CECILE *tirant ſa bourſe, & y prenant de l'argent.*

C'eſt un infortuné. Faut-il être inhumains
Parce qu'il fut coupable? Il n'eſt que plus à plaindre,
Et je veux l'aſſiſter.

AMELIE *à André qui ſe tient éloigné.*

Approchez ſans rien craindre.

CECILE *lui préſentant de l'argent.*

Tenez ; que ce ſecours ſoulage vos deſtins !

ANDRE *ſe reculant ſans prendre l'argent, & levant les mains au ciel.*

Vous m'exaucez, mon Dieu ! je trouve enfin une ame
Senſible à mes douleurs.
(Puis s'avançant vers Cécile, les yeux baiſſés & dans une poſture ſuppliante.)
Oui, ſans doute, Madame,
Vous les pouvez finir.... Je ſuis trop malheureux
Pour qu'à mes maux ici l'argent puiſſe rien faire.
Ce ſont d'autres bontés, Madame, que j'eſpère ;
C'eſt un bienfait plus grand & des ſoins généreux
Que je viens implorer. J'eus un père, une mère...;
Hélas ! les ai-je encore ?... Un ſilence profond
Me laiſſe dès long-tems ignorer ce qu'ils ſont.
S'ils vivent, leur misère eſt ſûrement extrême.
Vous êtes, m'a-t-on dit, de la Province même
Où je crois que peut-être ils ont pu retourner.
Si par d'heureux haſards ou des ſoins charitables
Vous découvrez un jour ces parens déplorables,
Madame, daignez prendre & leur faire donner
Cet argent amaſſé par un travail pénible :
Faites-leur dire, hélas ! qu'à ſon ſort peu ſenſible,
Leur fils ne pleure ici, ne gémit que ſur eux,
Et qu'au milieu des fers, ſur ce rivage affreux,
J'offre mes maux au Ciel, je l'implore ſans ceſſe
Pour qu'au moins l'infortune épargne leur vieilleſſe.

CECILE *ayant pris la bourſe que lui préſente le Galérien, & regardant Amélie avec étonnement.*

Ai-je bien entendu ?.... Dois-je en croire mes yeux ?

AMELIE.

Du même étonnement vous me voyez remplie.

CECILE.

Comment concilier des ſentimens ſi grands
Avec ces fers honteux, ces marques d'infamie ?

AMELIE.

Ce prodige me paſſe.

CECILE *au Galérien.*

Eh bien donc, vos parens ?

En quels lieux étoient-ils, lorſque vous les quittâtes ?
Dites-moi dans quel tems vous vous en ſéparâtes ?
Si je peux vous ſervir, je m'en applaudirai.
Depuis quand n'avez-vous point eu de leurs nouvelles ?

ANDRE *toujours les yeux baiſſés.*

Depuis plus de ſept ans que des chaînes cruelles
Me retiennent ici. Quand je m'en ſéparai
Pour venir habiter ce rivage funeſte,
A peine en Languedoc nous établiſſions-nous.
Nous quittions la Rochelle, où la Bonté Celeſte
Nous avoit fait long-tems jouir d'un ſort plus doux.

CECILE *vivement.*

Que dis-tu ? La Rochelle ? . . . Et c'eſt votre patrie ?

ANDRE.

Oui, Madame.

CECILE.

A ce nom je ſuis toujours ſaiſie,
Et le cœur me palpite, . . . Ah ! ſi par ſon moyen
J'apprenois . . . Répondez. Vous logiez dans la ville ;
Mais tous ſes habitans, les connoiſſiez-vous bien ?
Pourriez-vous ? . . . . Non, je prends une peine inutile ;
Il ne ſaura de qui je me veux informer.

ANDRE.

Ah ! je le crains. Les gens que vous m'allez nommer,
Madame, d'un état ſans doute égal au vôtre,
Se trouvoient dans un rang trop au-deſſus du nôtre.
Peut-être tout au plus je connoîtrai leurs noms.
Pauvres & retirés, parce que nous ſuivions
Une Religion qu'on a proſcrite en France. . . .

CECILE *avec tranſport.*

Quoi ! vous étiez de ceux qui d'une autre croyance ?...,
Ah ! je renais !....L'eſpoir dans mon cœur eſt rentré.
Sans doute qu'il me va donner quelque lumière..
Dis-moi, tu connoiſſois Liſimon ?

ANDRE *levant alors les yeux ſur Cécile avec étonnement.*

C'eſt mon père,
Madame.

CECILE.

CECILE *en se reculant & poussant un grand cri.*

C'est ton père !...Ah ! malheureux André !

(Elle tombe évanouie entre les bras d'Amélie.)

ANDRE *avec saisissement.*

Ciel ! quel nom m'a frappé ? Que vois-je ? Est-ce bien elle ?

AMELIE *soutenant Cécile.*

Elle est sans connoissance... Hola ! Frontin, Pernelle,
Accourez, venez tous. Dieu ! quel événement :

ANDRE *fixant Cécile & tout hors de lui-même.*

Quel coup de foudre, ô Ciel ! Ah ! Cécile ! Cécile !

AMELIE *aux laquais qui arrivent avec précipitation.*

Venez donc, hâtez-vous. Il la faut promptement
Emporter au logis. Il sera plus facile
De lui donner alors tous les secours qu'il faut.

(Puis collant sa bouche sur celle de Cécile.)

O malheureuse amie !

CECILE *revenant de son évanouissement, & regardant autour d'elle avec inquiétude.*

Est-il loin ? Quoi ! si-tôt.
Où donc est-il allé ? Quelle raison soudaine...
Ah !...je le vois enfin !... Qu'il est changé, mon Dieu !...
Mais que veulent ces gens ?

AMELIE.

Souffrez qu'on vous emmène.

CECILE.

Moi ?

AMELIE.

Vous avez besoin de vous remettre un peu.
Votre saisissement vient d'être tout-à-l'heure
Si violent, qu'il faut.....

CECILE.

Il faut que je demeure.
Oui, je veux lui parler. Qu'ils se retirent tous.
Eloignez-vous, vous dis-je,

AMELIE *aux laquais.*

Allez.

(Les laquais ſe retirent.)

ANDRE.

Eſt-ce donc vous,
Eſt-ce vous, ma Cécile ? Amante toujours chère !
Permettez qu'à vos pieds. . . . . .

(Il s'avance vivement pour ſe jetter aux pieds de Cécile, mais à peine a-t-il mis un genou à terre, que ſe relevant ſoudain, il ſe détourne avec effroi.)

Que fais-tu, malheureux ?
Où t'alloit emporter une ardeur téméraire ?
Ah ! j'oublios...Voici, voici l'inſtant affreux
Où je ſens tout le poids du deſtin qui m'accable !

(Il va s'appuyer contre un mur, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur, & en pouſſant de longs ſanglots.)

AMELIE.

C'eſt donc là cet André !.... Rencontre épouvantable !
Puiſqu'il étoit ainſi, falloit-il le revoir ?

CECILE *regardant triſtement André.*

Il paroît agité d'un ſombre déſeſpoir.
Allons à lui...Mais Dieu ! que pourrai-je lui dire ?

(Elle s'avance vers André)

Malheureux, devant qui mon ame ſe déchire,
Modère ta douleur ; reconnois une voix
Qui ſut, en d'autres tems, la calmer tant de fois.
Ah ! que ces tems ſont loin ! Quel changement terrible
Leur a pu ſucceder !...Helas ! comment mes yeux
L'auroient-ils reconnu dans ces indignes lieux,
Sous cet infâme habit, en cet état horrible !

ANDRE.

Que dire ? où me cacher ? O terre entrouvre-toi !
A ſa vûe, à ſes pleurs terre dérobe-moi !

CECILE.

Le fils de Liſimon !...d'un ſi vertueux père !...
Celui dans qui jadis j'eus un amant, un frère !...

ANDRE *ayant quitté ſa première attitude, & levant les yeux au Ciel.*

Vous entendez, mon Dieu ! ce reproche accablant ;
Vous voyez que j'en bois l'amertume effroyable,
Et pourtant vous ſavez de quoi je ſuis coupable !

CECILE *paroiſſant rêver profondément.*

Plus je ſonge au paſſé, moins je conçois comment. . .

AMELIE.

Un écart de jeuneſſe, un oubli d'un moment.
Lorſque de ſon malheur nous apprendrons la cauſe,
Peut-être dirons-nous qu'on eût dû le punir
Avec moins de rigueur.

CECILE *à André.*

Je voudrois, & je n'oſe
T'interroger.... Je crains de te faire rougir.

ANDRE.

Rougir ? Ah ! ma Cécile ! Il eſt donc véritable ?
A vos regards enfin je parois mépriſable !
Vous croyez en effet que c'eſt le crime.

CECILE.

Hélas !
Si j'en pouvois douter, que je ſerois heureuſe !

ANDRE.

Votre ame a pu s'ouvrir à cette idée affreuſe !
Qu'un autre le penſât, je ne m'en plaindrois pas :
Mais vous ?

CECILE.

Eh ! malheureux ! que veux-tu que je penſe ?

ANDRE.

J'avois cru qu'on devoit davantage eſtimer
Un cœur qui, ſans vertu, n'eût oſé vous aimer,
Qui vous adore encor.

CECILE *en treſſaillant.*

Quoi ! malgré l'apparence ?...
Ah ! j'en mourrois de joie, & tous mes ſens d'avance.:.
Mais ces chaînes ? ces fers ? ce ſéjour plein d'horreur ?

ANDRE.

Ce ne ſont pas les fers qui font le deshonneur.
Je n'ai point de remords. Plût à Dieu que mon cœur
Ne me tourmentat pas plus que ma conſcience !

CECILE *avec tranſport.*

Le mien avidement reçoit cette eſpérance.
Parle donc, hâte-toi de me tirer d'erreur.
Quels monſtres ont rendu ce Jugement inique ?
De quoi t'accuſoit-on ? Quelle infâme pratique
T'a pu faire traiter comme un vil criminel ?
Explique ce myſtère horrible, inconcevable.

ANDRE.

Je ne le puis.

CECILE.

Comment ? Tu ne peux pas, cruel,
Te juſtifier ?

ANDRE.

Non, ſans me rendre coupable.

CECILE *en pleurant.*

Va, tu ne l'es que trop. Laiſſe-moi, malheureux.
Tu te tais, mais j'entends ce ſilence odieux.
Toi ! des ſecrets pour moi ! des ſecrets !...Ah ! parjure !
En avois-tu jadis, quand ton ame étoit pure ?

ANDRE.

Je ne ſais où je ſuis : tout mon corps eſt tremblant...
Je donnerois mon ſang pour arrêter ſes larmes.

CECILE.

Dieu ! que ne ſuis-je morte avant ce triſte inſtant !
Hélas ! je ſerois morte au moins en l'eſtimant.
Moi qui me plaiſois tant, qui trouvois tant de charmes
A nourrir ſon idée, à ne penſer qu'à lui !
(*A Amélie.*)
Qui, tout-a-l'heure encor.... Tu ſais, tu l'as oui...
Et voilà.....

ANDRE.

Quel ſupplice ! Oui, s'il étoit poſſible
Que l'on ſe repentît d'une bonne action,
Je m'en repentirois en ce moment horrible.

Le Ciel veut m'y contraindre, & ma douleur....Mais non,
Il faut, en gémiſſant, ſuivre un devoir barbare....
Vous pleurez, chère amante?....Ah! ſi je vous diſois...,
Pleurez mon infortune, & non pas mes forfaits.
Je ſais que tout m'accuſe.... Eh bien, tout vous égare.
La vertu nous unit, le malheur nous ſépare.
Ne croyez pas... On vient. Adieu, Cécile, adieu.
Pour ne me voir jamais quittez ce triſte lieu,
Tâchez de m'oublier; mais, je vous en conjure,
Penſez à mes parens.

SCENE VIII.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN *à Cécile.*

MAdame, on a fini;
Les contrats ſont dreſſés, & pour la ſignature
Nous venons.... Me trompé-je? O Ciel! que vois-je ici?
Je crois que vous pleurez?

LE COMTE *à Amélie.*

Et vous, Madame, auſſi?

AMELIE.

Eh! qui ne pleureroit?

CECILE *portant la main à ſon front.*

Ma tête s'embarraſſe.
(A Amélie.)
Ma chère, allons-nous-en; viens, donne-moi ton bras.

D'OLBAN.

Que vient-il d'arriver?

LE COMTE.

Apprenez-nous, de grace....

AMELIE.

Reſpectez ſa douleur, & ne nous ſuivez pas.

D'OLBAN.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

CECILE *en s'en alant.*

O quelle deſtinée !
Qu'ai je donc fait au ſort, & pourquoi ſuis-je née ?

SCENE IX.

M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN.

PAr ma foi, l'on s'y perd, & je n'y conçois rien.
Elle ſe plaint du ſort, elle pleure, ſoupire :
Qu'a-t-elle ? qui l'afflige ? & que veut-elle dire ?
Quel accident ſubit... Parbleu, je voudrois bien
Que ce fût encor moi... Viens ; quoi qu'il en puiſſe être,
Quel que ſoit mon deſtin, je prétends le connoître.
Je ſais bien qu'aux revers je ſuis prédeſtiné ;
Puiſſé-je être du moins le ſeul infortuné !

Fin du troiſième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN *ſeul.*

JE reconnois bien là mon étoile maudite !
Il faut que je ſois né d'une race proſcrite,
Et voilà de ces coups, de ces événemens
Après leſquels, je crois, on n'a plus qu'à ſe pendre !
A de pareils revers qui jamais peut s'attendre !
Elle acceptoit ma main ; encor quelques momens,
Et nous étions liés d'une chaîne éternelle.
Point du tout. C'eſt le Ciel, c'eſt l'enfer qui s'en mêle.
Le diable au dernier pas creuſe un goufre fatal,
Et parmi des forçats me déterre un rival !
Mais ſuis-je ici le ſeul & le plus miſérable !
Quoi ! je connois Cécile, & c'eſt moi que je plains !
Plaignons, plaignons plutôt cette femme adorable !
Méritoit-elle, ô Ciel ! d'auſſi cruels deſtins ?
Quels ſentimens ! quelle ame, & noble & généreuſe !
Elle alloit s'immoler pour finir mes malheurs,
Me taiſoit ſes combats, & me cachoit ſes pleurs.
Hélas ! que je la perde, & qu'elle ſoit heureuſe !
Mais non, le même coup nous écraſe tous deux.
La voici. Sa démarche incertaine, égarée,
Montre le déſeſpoir où ſon ame eſt livrée.
On entend ſes ſanglots, la mort eſt dans ſes yeux ;
Quel cœur ne ſe fendroit à ce ſpectacle affreux ?
L'exiſtence à préſent eſt un poids qui m'accable,
Je ne ſais comme on peut ſe ſouffrir ici bas.
Ah ! la terre eſt vraiment un ſéjour effroyable,
Puiſque tant de vertu, de mérite & d'appas
N'y ſont pas à l'abri d'un ſort ſi déplorable.

SCENE II.

M. D'OLBAN, CECILE.

(Cécile, l'air abattu, les yeux humides, & tenant un mouchoir à la main, s'avance à pas lents, s'arrête ſouvent, & n'apperçoit point d'Olban qui ſe retire un peu à l'écart en la regardant triſtement.)

CECILE.

OU vais-je ?...Quel déſordre agite tous mes ſens ?.....
Où porté-je mon trouble & mes pas chancelans ?.....
Une pente ſecrette.... une force invincible
Malgré moi me ramène à ce rivage horrible !....
Quel eſpoir m'y conduit, & qu'y viens-je chercher ?
C'eſt dans ces lieux cruels que j'ai trouvé ma perte,
C'eſt ici que tantôt ma tombe s'eſt ouverte.
Ah ! pourquoi donc encor ne m'en puis-je arracher ?
Quel pouvoir étonnant, quel charme enfin m'attire ?
O cœur foible & ſanglant, tu ne fais ſur ce bord
Qu'enfoncer plus avant le trait qui te déchire !
Tu reviens ſur le coup qui t'a donné la mort !
(Appercevant d'Olban qui s'avance vers elle.)
Mais que vois-je ? d'Olban ?

(Elle ſe détourne d'abord, en ſe couvrant le viſage de ſon mouchoir ; puis elle lève enfin les yeux ſur lui, le regarde en pleurant, & ils reſtent quelques momens l'un & l'autre en ſilence.)

D'OLBAN.

Je vous entends, Madame ;
Oui, c'eſt m'en dire aſſez, & je lis dans votre ame.
Mais j'en ai ſû trop tard les ſecrets ſentimens.
Croyez que, ſi plutôt j'avois pû les connoître,
Je vous euſſe épargné quelques larmes peut-être :
Ce n'eſt pas pour vouloir, en ces affreux momens,
M'armer de vos bontés pour croître vos tourmens.
Non, Madame, je viens vous rendre une promeſſe
Dont je ne me pourrois prévaloir ſans baſſeſſe.
Inſtruit & pénétré de ce que je vous doi,
Sur votre exemple ici je règle ma conduite :

Par

Par un ſublime effort vous vous donniez à moi,
En renonçant à vous il faut que je l'imite,
Et je ne peux, hélas! m'acquitter qu'à ce prix.
Que dis-je? y renoncer? Nous reſterons unis
Par un lien moins doux, mais auſſi reſpectable.
Le ſort fût-il pour moi cent fois plus implacable,
Malgré mon infortune & le ſort ennemi,
N'étant point votre époux, je ſerai votre ami.
Je ne veux déſormais que ce titre honorable.
A celui-là du moins puiſſe-je ſoulager
Des douleurs que toujours je prétends partager!

CECILE.

Si de les adoucir quelque choſe eſt capable,
C'eſt vraiment la pitié, la généroſité
Que vous daignez montrer pour une infortunée....
Par quels forfaits, mon Dieu, puis-je avoir mérité
Qu'à de ſi rudes coups vous m'ayiez condamnée?...
O Monſieur, voyez donc quelle eſt ma deſtinée!
Ce n'eſt qu'après huit ans que je le trouve, hélas!
Et je le trouve... Non, je n'y ſurvivrai pas.
(Elle porte ſon mouchoir ſur ſes yeux.)

D'OLBAN.

Ne cachez point vos pleurs, ils ſont trop légitimes.
J'en mêlerai moi-même à ceux que vous verſez;
Mes malheurs m'aigriſſoient, & vous m'attendriſſez.

CECILE.

O Dieu!

D'OLBAN.

Vous n'avez pû ſavoir encor quels crimes...

CECILE.

Il affirme, il ſoutient qu'il n'eſt pas criminel;
Je ne ſais rien de plus. Il ſe taît ſur le reſte,
Et s'obſtine à garder un ſilence funeſte.
Qu'imaginer? que croire en cet état cruel?
Maintenant Amélie eſt à preſſer le Comte
De faire là-deſſus une recherche prompte.
Nous nous éclaircirons, je crois, par ce moyen.

D'OLBAN.

Vous allez être inſtruite, ils reviennent enſemble.

CECILE.

Ah ! que m'apprendront-ils ? je frémis & je tremble.
Peut-être il valoit mieux que j'ignoraſſe...

SCENE III.

CECILE, M. D'OLBAN, AMELIE, LE COMTE.

CECILE *regardant le Comte avec embarras.*

EH bien?
Que venez-vous enfin m'annoncer ?

LE COMTE.

J'ai moi-même
Cherché par-tout, Madame, avec un ſoin extrême ;
Mais mon zèle mes ſoins ont été ſans ſuccès.
Il faut que l'on n'ait point apporté ſon procès,
Ou que de nos bureaux on l'ait ſouſtrait enſuite.
J'ai fait dans les papiers une exacte viſite,
Et les ai tous tenus, ſans y rien découvrir.
Voyant de ce côté mon eſperance vaine,
J'ai par un autre endroit tenté de m'éclaircir.
J'ai demandé celui qui conduiſoit la chaîne
A l'époque où je ſais qu'André vint ſur ce bord.
En effet, c'étoit là ma reſſource dernière,
Et ſans doute on en eût tiré quelque lumière,
Mais depuis l'an paſſé ce conducteur eſt mort.
Ainſi c'eſt d'André ſeul, ce n'eſt que de ſa bouche
Que l'on peut aujourd'hui ſavoir ce qui le touche.
Nous devons nous réſoudre à toujours l'ignorer,
S'il perſiſte à vouloir ne le point déclarer.

CECILE.

Il ſe dit innocent.

LE COMTE.

Cela n'eſt pas croyable ;
Son état le dément, & prouve contre lui.
Eſt-ce que dans les fers il ſeroit aujourd'hui ?
L'auroit-on condamné ?...

D'OLBAN.

Je te trouve admirable ;

Comme ſi maintenant, dans ce vil univers,
On ne voyoit pas tout ſe faire de travers.

AMELIE.

Pourquoi donc ce ſilence ?

D'OLBAN.

Oh ! voilà le myſtère.

LE COMTE.

Avouons cependant qu'il n'eſt pas ordinaire
Que des Juges ainſi....

D'OLBAN.

Jugent mal, n'eſt-ce pas ?
Tu crois que leurs arrêts ſont toujours des oracles.
Si tu plaides jamais, ah ! parbleu, tu verras
Qu'aſſez ſouvent à gauche ils donnent ſans miracles.
En attendant, tu peux t'en rapporter à moi,
Car j'en ſais, Dieu-merci, quelque nouvelle.

CECILE.

Eh ! quoi !
Il n'eſt plus vertueux... il eſt encor ſenſible !
Je n'imaginois pas que cela fût poſſible.
Eſt-ce qu'en y verſant ſes poiſons corrupteurs,
Le crime en même tems n'endurcit pas les cœurs ?
J'avois cru que le vice étouffoit la nature,
Que toujours l'ame tendre étoit honnête & pure.

AMELIE.

Ah ! Madame, il ne faut qu'un inſtant malheureux.
Il en eſt dans la vie où l'ame la mieux née
Se trouve malgré ſoi vers l'abîme entraînée,
Et pour nous l'innocence eſt un dépôt des Cieux
Qui dans nos foibles mains facilement s'altère.
Un jeune homme ſur-tout court cent périls divers,
Dont ne le ſauve pas un heureux caractère.
Pour le perdre il ſuffit d'un compagnon pervers,
Auſſi, quand au naufrage échappe la jeuneſſe,
On le doit au haſard bien plus qu'à la ſageſſe.

CECILE.

Toujours pour ſes parens plein d'un tendre intérêt,
Il cherchoit les moyens d'adoucir leur misère,
Et ce ſoin généreux vers moi le conduiſoit !

(A Amélie.)

Tu l'as vu, quand ici pour ſon père & ſa mère
Il m'a remis l'argent que ſes mains ont gagné.
Oui, quoiqu'il ſoit lui-même aſſez infortuné,
C'eſt pour eux qu'il travaille au milieu de ſes chaînes,
Et l'amour filial le ſoutient dans ſes peines.

D'OLBAN.

Quel contraſte inoui !

LE COMTE.

Moi, je n'y comprends rien ;
Mais j'avoue en effet, l'équité le demande,
Que, depui dix-huit mois qu'en ces lieux je commande,
Il s'eſt toujours conduit comme un homme de bien.
Du reſte des forçats on le diſtingue, on l'aime,
Chacun veut l'employer. Je lui donne moi-même
Toute la liberté que ſon état permet,
Et rends ſon eſclavage auſſi doux qu'il peut l'être.

D'OLBAN.

J'entrevois là-deſſous quelque étonnant ſecret
Qu'il faut abſolument parvenir à connoître.
Mon ami, fais venir cet homme ſingulier.
Je veux le voir. S'il garde avec moi le ſilence,
Au défaut de la voix ; l'air & la contenance
Diſent la vérité,

LE COMTE.

Je vais vous l'envoyer.

SCENE IV.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN *à Cécile.*

SUr tout ce que j'entends je gagerois d'avance
Qu'il n'eſt pas criminel. Je le ſouhaite au moins ;
Laiſſez-moi débrouiller ce cahos.

CECILE.

A vos ſoins
Que ne devrai-je pas, Monſieur, & que j'admire
La grandeur de votre ame en cet événement !
Non, elle n'a jamais mieux paru qu'à préſent ;

Mon cœur en eſt touché plus que je ne puis dire.
Oh ! que j'aime à vous voir, à vous entendre ainſi
D'un pauvre malheureux embraſſer le parti !
Je vous en ſais bon gré... S'il étoit véritable
Qu'en effet, comme il dit, il ne fût point coupable,
Ah !.... Vous le croyez donc, & c'eſt ſincérement
Que vous penſez... Eh bien, j'ai la même eſpérance.
Maintenant je l'avoue avec plus d'aſſurance,
Je panche, ainſi que vous, à le croire innocent.
Si je m'abuſe, hélas ! mon erreur m'eſt bien chère.

AMELIE.

Le voici qui s'avance.

D'OLBAN *à Cécile.*

Il faut vous retirer.
Je le pénétrerai, mais il eſt néceſſaire
Que je lui parle ſeul.

CECILE.

Oui, nous allons rentrer.
Je me confie aux ſoins que vous voulez bien prendre ;
Quel qu'en ſoit le ſuccès, revenez me l'apprendre.
Ce que vous aurez fait décidera mon ſort,
Vous me rapporterez ou la vie ou la mort.

(*Elles ſortent.*)

SCENE V.

M. D'OLBAN, ANDRE.

D'OLBAN.

APproche, mon ami ; l'on dit qu'à la Rochelle
De Madame d'Orfeuil tu fus jadis l'amant.
Je ſuis inſtruit de tout.

ANDRE.

Eſt-ce ainſi que s'appelle
Celui qui de Cécile eſt le mari ?

D'OLBAN.

Comment !
Ignorois-tu ſon nom ?

ANDRE.

Oui, j'ai ſû ſeulement

Qu'avec un homme riche elle s'étoit unie ;
C'eſt tout ce que j'appris en quittant ma patrie.
Eſt-elle heureuſe au moins ? L'eſt-elle ? & ſon époux
Connoît-il bien le prix du tréſor qu'il poſſède ?

D'OLBAN.

Son époux ne vit plus.

ANDRE *vivement*.

Il eſt mort, ditez-vous ?

D'OLBAN.

Et dans de très-grands biens Cécile lui ſuccède ;
Il l'a faite héritière.

ANDRE.

O Ciel ! qu'ai-je entendu !
De ce fatal hymen le nœud ſeroit rompu !
Cécile eſt libre !... Hélas ! malheureux, que t'importe ?
Quel délire inſenſé t'agite & te tranſporte ?
Oubliras-tu toujours ton état ?

D'OLBAN.

Mon ami,
Tu le peux oublier, ſi tu n'en es pas digne.
Du crime cependant tes chaînes ſont le ſigne,
Et c'eſt par les forfaits que l'on arrive ici.
Quelle autre voie eût pu t'y conduire ?

ANDRE.

Les hommes
Sont-ils juſtes toujours ?

D'OLAN.

Non, parbleu, ſur ma foi.
Ils ne ſont que méchans dans le ſiécle où nous ſommes.

ANDRE.

Eh bien ?

D'OLBAN.

En ſerois-tu victime, ainſi que moi ?

ANDRE.

Je ſuis innocent.

D'OLBAN.

Va, ſans peine je le croi ;
Et, ſi tu me dis vrai, tu ne m'étonnes guères.
Oui, les honnêtes gens ſont ſans doute aux galères,
Car ceux qui n'y ſont pas... Mais revenons à toi.
Nous ſommes donc tous deux compagnons d'infortune ?

Je viens d'avoir un ſort preſque pareil au tien,
Et contre les méchans notre cauſe eſt commune.
Achève de m'inſtruire, & ne me cache rien;
Apprends-moi quel ſujet. . . .

ANDRE.

Monſieur, je dois le taire;
Et je mériterois en effet mon malheur,
Si je vous en oſois dévoiler le myſtère.
C'eſt un ſecret trop ſaint, il mourra dans mon cœur.
Ne m'interrogez plus : déja tantôt Cécile
A fait pour l'arracher un effort inutile;
Jugez après cela ſi vous réuſſirez.
Ah! vous ne ſavez pas, jamais vous ne ſaurez
A quel point j'adorai cette femme accomplie,
Combien je l'aime encor. J'aurois donné ma vie,
Pour qu'il me fût permis de contenter ſes vœux,
Pour arrêter les pleurs qui couloient de ſes yeux.

D'OLBAN.

Ecoute, je te vais cauſer de la ſurpriſe,
Mais le Ciel eſt témoin de ma ſincérité;
Je ſuis vrai, tu te peux fier à ma franchiſe.
Ne crois point que ce ſoit par curioſité
Que je te preſſe ainſi. Ma vûe eſt différente,
Sache enfin mes motifs, j'aime auſſi ton amante.

ANDRE.

Vous l'aimez!

D'OLBAN.

Et j'allois devenir ſon mari . . .

ANDRE.

L'ingrate!

D'OLBAN.

A m'épouſer elle avoit conſenti. . . .

ANDRE.

J'étois donc oublié!

D'OLBAN.

Lorſque la deſtinée
T'a fait trouver ici pour rompre un hyménée
Dont, au fond de ſon cœur, Cécile gémiſſoit.
Ce n'eſt que mon malheur qui la déterminoit
A me donner la main.

ANDRE *avec enthousiasme.*

Ah ! voilà bien son ame !
C'eſt ainſi qu'elle penſe, & je la reconnois.

D'OLBAN.

Elle m'avoit caché ſes ſentimens ſecrets ;
Mais, dès que j'ai connu ſa douleur & ſa flamme ;
J'ai renoncé moi-même à former des liens
Qui, terminant mes maux, auroient comblé les ſiens:
Je veux, ſi tu n'y mets un obſtacle invincible,
Vous rendre heureux tous deux.

ANDRE.

O Ciel ! eſt-il poſſible ?
Moi, Monſieur, je ſerois. . . .

D'OLBAN.

Tu tiens entre tes mains
Le ſort de ton amante & tes propres deſtins.
S'il eſt vrai que tu ſois encore digne d'elle,
A la vertu toujours ſi tu reſtas fidele,
Explique tes malheurs, dis qui les a cauſés,
Parle, l'autel t'attend, & tes fers ſont briſés.

ANDRE *avec tranſport.*

C'en eſt trop. Eh bien, non, je ne ſuis pas coupable ;
Apprenez tout. Ces fers n'ont rien que d'honorable,
Ces fers, qui devant vous paroiſſent m'avilir,
La vertu les avoue ; &, loin de me flétrir,
Ce ſont... Ah ! malheureux ! tremble, que vas-tu faire ?
Grand Dieu ! qu'allois-je dire ? . . . O mon père ! mon père !

D'OLBAN.

Achève. Qui t'arrête ? & pourquoi te troubler ?
Quel eſt donc ce ſecret ? hâte-toi de parler.

ANDRE *marchant d'un air égaré.*

Je ne me connois plus.... Cécile !.... chère amante !...
Mon père !... Je frémis : mon trouble m'épouvante.
Le penchant, le devoir, la nature, l'amour
Combattent mon eſprit, l'entraînent tour-à-tour.

D'OLBAN.

Je ne t'abuſe point par un eſpoir frivole.

ANDRE.

Ah ! qui l'emportera ? juſte Ciel ! quel parti !...
Je voudrois....

D'OLBAN.

D'OLBAN.

Eh bien, quoi !

ANDRE.

Me voir anéanti.

D'OLBAN.

Mais je te l'ai promis, compte sur ma parole.
Un mot va te tirer de cet état d'horreur,
Pour te faire passer au comble du bonheur.

ANDRE *avec abattement.*

Non, non, je n'en dois plus attendre sur la terre.
Tant de félicité n'est pas faite pour moi,
Et du sort qui m'opprime il faut subire la loi.
Le Ciel veut qu'au tombeau j'emporte ma misère.
A quelle épreuve, hélas ! met-on ce triste cœur !
Mais, quoi ! je pourrois être à celle que j'adore !
Je pourrois... Loin de moi cet espoir séducteur.
J'ai failli succomber, & j'en rougis encore.
(A d'Olban.)
Monsieur, votre bonté redouble mon tourment,
Elle a mis ma vertu dans un péril bien grand.
Je fuis ; de mon amour je crains la violence.
Daignez tous désormais m'épargner ces combats ;
De grace, laissez-moi du moins mon innocence,
Le seul bien qui me reste, & le seul dont, hélas !
Il m'est encor permis de jouir ici-bas.
(Il s'en va.)

SCENE VI.

M. D'OLBAN *seul.*

CET homme est innocent, l'on ne peut s'y méprendre.
Il a l'ame élevée autant que le cœur tendre ;
Sa conscience est pure ; &, je n'en doute pas,
Il n'est qu'infortuné.
(Il se promène en rêvant sur le devant du théatre.)

SCENE VII.

M. D'OLBAN, LISIMON.

LISIMON *dans le fond.*

VOici donc le rivage
Où mon fils eſt venu languir dans l'eſclavage !
Votre bras, ô mon Dieu ! l'aura-t-il ſoutenu
Au milieu des horreurs d'un deſtin ſi funeſte ?
Le reverrai-je ? ou bien, dans le ſéjour céleſte
Lui payez-vous déja le prix de ſa vertu ?

D'OLBAN *ſur le devant de la Scène.*

Ce ſilence pourtant.... ce ſilence m'étonne.
A quoi l'attribuer ? Quels motifs ſi puiſſans....

LISIMON *avançant un peu.*

Comment m'y prendre ? Ici je ne connois perſonne.
Qui daignera vers lui guider mes pas tremblans ?

D'OLBAN.

Sûrement ce n'eſt pas le remords ni la honte
Qui l'arrêtent. L'on voit qu'il ſe tait à regret,
Et ſon père eſt, je crois, mêlé dans ce ſecret.
Mais Cécile m'attend, allons lui rendre compte ;
J'ai des ſoupçons.

LISIMON *l'abordant.*

Je ſuis étranger dans ces lieux ;
Monſieur, ayez pitié d'un vieillard malheureux !
C'eſt la nature, hélas ! c'eſt l'amour paternelle
Qui m'arrache au tombeau d'une épouſe fidelle,
Et me fait de bien loin, par un dernier effort,
Malgré le poids des ans, chercher ce triſte bord.
J'y viens d'un devoir ſaint remplir les loix ſévères,
Mais ce devoir m'eſt cher. J'ai mon fils aux galères :
Je viens avec tranſport reprendre en ces momens
Des fers qu'il n'a pour moi portés que trop long-tems.

D'OLBAN.

A ta place, dis tu, pour ſoulager tes peines,
Ses généreuſes mains.....

LISIMON.

Ses mains ont pris mes chaînes,
Et pour l'en décharger j'arrive maintenant.
Si j'arrive assez-tôt, je mourrai trop content.

D'OLBAN.

Et le nom de ce fils?

LISIMON.

C'est André qu'il s'appelle.

D'OLBAN.

André?

LISIMON.

M'en pourriez-vous donner quelque nouvelle?
Seroit-il par hasard connu de vous ici?

D'OLBAN *avec transport.*

André! lui, c'est ton fils? & c'est tes fers qu'il porte?
Oui, oui, je le connois.... Tout cela se rapporte;
J'avois bien deviné.... Que mon cœur est ravi!
Allons, courons vers elle. Ah! qu'elle aura de joie!...
Mais, non, il faut avant que je sois éclairci.
Viens; suis-moi, bon vieillard, c'est le Ciel qui t'envoie;
Viens, tu m'apprendras tout; tu t'es bien adressé,
Et je te servirai, j'y suis intéressé.
Quoique le sort m'ait fait & me garde d'outrage,
Si leur félicité peut être mon ouvrage,
L'existence m'est chère, & j'en rends grace aux Cieux:
Il n'est point de malheur pour qui fait des heureux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN, LE COMTE, LISIMON.

D'OLBAN *au Comte.*

Vous ne me croiriez pas, & vous auriez raison ;
Je ferois comme vous. Une telle action
Eſt trop belle aujourd'hui pour être vraiſemblable.
Mais tenez, le voilà ce vieillard reſpectable ;
Il le faut écouter lui-même.

LISIMON.

C'eſt toujours
Avec raviſſement que ma bouche répète
L'hiſtoire des malheurs répandus ſur mes jours.
Tout horribles qu'ils ſont, mon ame ſatisfaite
Trouve à les raconter une douceur ſecrète :
C'eſt faire en même-tems l'éloge de mon fils,
Parler de ſes vertus, dignes d'un autre prix ;
De ce que je lui dois rappeller la mémoire,
Et m'honorer moi-même en publiant ſa gloire.
(Au Comte.)
Peut-être que déja d'André vous l'aurez ſû ;
A ſa conduite au moins on l'aura reconnu,
Et je l'avoue auſſi, nous ſommes l'un & l'autre
D'une Religion qu'ici proſcrit la vôtre.
Contre elle vainement voudroit-on déclamer,
Le Ciel nous y fit naître. On ne peut nous blâmer
De reſter attachés à la foi de nos pères,
Et nos cœurs n'ont, je crois, rien à ſe reprocher :
Dieu nous mit dans la route où l'on nous voit marcher.
Au reſte la raiſon & ſes foibles lumières
D'une fauſſe lueur auroient pu nous frapper ;
Mais eſt-on criminels, hélas ! pour ſe tromper ?
Vertueux & ſoumis, ſi dans l'erreur nous ſommes,

Nous osons espérer en la bonté de Dieu,
Et croyons mériter l'indulgence des hommes.

LE COMTE *à d'Olban*

Vois-tu pour son parti comme il parle avec feu?
C'est, sans doute, un apôtre, un martyr de sa secte.

D'OLBAN *avec humeur.*

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on respecte.

LISIMON.

La Rochelle long-tems nous avoit dans son sein
Vu jouir d'un obscur & tranquille destin,
Quand, suivi de mon fils & de ma tendre épouse,
J'en sortis pour m'aller établir vers Toulouse.
J'y crus continuer, dans un repos heureux,
De vivre en ma croyance & d'instruire mes frères.
Mais l'heure étoit venue où les destins contraires
A des pleurs éternels devoient ouvrir mes yeux.
Dieu qui, jusques alors daignant m'être propice,
M'avoit paru couvrir d'une ombre protectrice,
Dieu s'éloigna de moi. Je me trouvai surpris,
Et l'on me condamna pour toujours aux galères.

D'OLBAN *à Lisimon.*

Que diable allois-tu faire aussi dans ce pays?

LE COMTE *à d'Olban.*

Ce sont les loix: on rend des arrêts plus sévères.

LISIMON.

On me traînoit déja vers ce séjour affreux;
J'y marchois, en poussant des sanglots douloureux.
Voici que tout-à-coup je vois sur mon passage
Mon fils, mon cher André précipiter ses pas.
La nature éperdue enflammoit son visage,
Rendoit ses yeux ardens, exaltoit son courage:
Il jette un cri, s'élance, & me serre en ses bras.
„ Arrêtez (me dit-il) non, non, vous n'irez pas;
„ Courez vers votre épouse, hélas! elle est mourante;
„ Courez rendre la vie à ma mère expirante,
„ Et fuyez avec elle au milieu des déserts.
„ Vous êtes libre, allez, je viens prendre vos fers.„
Etonné, confondu, je respirois à peine;
Je ne pouvois parler. Mon fils au même instant
Tombe aux pieds de celui qui conduisoit la chaîne,

Preſſe, conjure, emploie & les pleurs & l'argent ;
Et, le gagnant enfin, obtient qu'en eſclavage
Il ſoit, au lieu de moi, conduit ſur ce rivage.

D'OLBAN *au Comte.*

Eh bien ? qu'en penſes-tu, mon cher ? tu ne dis rien ?

LE COMTE.

Je ſuis extaſié.

D'OLBAN.

Parbleu, je le crois bien.

LISIMON.

Tranſporté d'obtenir cette funeſte grace,
Fier de m'oter mes fers, André prit donc ma place :
Et moi, je l'avoûrai, moins généreux que lui,
Je ſouffris, en pleurant, cet échange inoui ;
Je cédai, dans l'eſpoir que peut-être à la vie
Je pourrois rappeller une épouſe chérie.
Ma préſence en effet, mon amour, mes ſecours
L'empêchèrent alors de terminer ſes jours :
Mais elle en a paſſé le reſte dans les larmes,
Au ſein de l'indigence, & parmi les alarmes.
Sans ceſſe nous pleurions notre malheureux fils.
Je voulois quelquefois, du milieu des Cévènes ;
La quitter pour venir, reprendre ici mes chaînes ;
Elle me retenoit ; en redoublant ſes cris.
Enfin, le mois dernier, ſes forces s'épuisèrent,
En me nommant ſon fils je la vis expirer ;
Et ſeul, ſans nul ſecours, réduit à l'enterrer,
Je lui creuſai ſa foſſe, & mes mains l'y placèrent.
Hélas ! en m'acquittant de ce lugubre emploi,
J'aurois dans le tombeau dû ſans doute la ſuivre ;
Mais un autre devoir auſſi ſacré pour moi
Me reſtoit à remplir & m'ordonnoit de vivre.
A ma place en ces lieux mon cher fils gémiſſoit,
Ma mort dans l'eſclavage à jamais le laiſſoit ;
J'ai voulu l'en tirer & finir ſa misère,
Avant que le trépas me rejoigne à ſa mère.

LE COMTE *à d'Olban.*

Nous en ſavons aſſez ; que faiſons-nous ici ?
Ah ! Madame d'Orfeuil à la douleur en proie,
En ces mêmes momens, dans les larmes ſe noie.

Gouſons; que ce bon-homme avec nous vienne auſſi.
Il faut. . . . .

D'OLBAN *le retenant.*

Sa joie encor ne ſeroit qu'imparfaite :
Oſons la différer pour la rendre complette.
La choſe vous regarde, & c'eſt à vous d'agir.

LE COMTE.

Comment ?

D'OLBAN.

N'êtes-vous pas l'ami des Commiſſaires ?

LE COMTE.

J'entends; oui, je le ſuis. Peut-être à mes prières
Ils auront quelque égard, & je crois les fléchir.
Ils voudront m'obliger.

D'OLBAN.

Tu te moques, je penſe.
T'obliger ? Ce ſont eux, je le dis hautement,
Qui te devront, parbleu, de la reconnoiſſance.
C'eſt rendre aux gens en place un ſervice important,
Que de les aviſer du bien qu'ils ont à faire.

LISIMON *regardant la galère.*

Sans doute la voilà cette triſte galère
Qui renferme en ſon ſein mon fils infortuné !
Je n'oſe la fixer. Tremblant & conſterné,
La honte, le remords, le déſeſpoir m'accable.
Dieu ! pour tant de vertu quel ſéjour effroyable !
(*A d'Olban.*)
Ne tardons plus, Monſieur; menez-moi vers mon fils;
Que j'aille. . . .

D'OLBAN.

Il n'eſt pas tems.

LISIMON.

Ah ! vous m'avez promis. . .

D'OLBAN.

Je te promets encor ; mais fais ce que j'exige.
Tu le verras bientôt ; j'ai mes raiſons, te dis-je.
(*Au Comte.*)
Nous allons de vos ſoins attendre le ſuccès.
(*Il ſort & emmène Liſimon.*)

SCENE II.

LE COMTE *seul.*

J'Espère qu'il sera conforme à mes souhaits.
Ici l'équité même à faire grace oblige.
Je leur conterai tout, ils n'y pourront tenir ;
Eût-on des cœurs de marbre, il faudroit s'attendrir.
(*Il veut sortir, & il est rencontré par Cécile qui entre avec Amélie.*

SCENE III.

LE COMTE, CECILE, AMELIE.

CECILE *au Comte.*

MOnsieur, envoyez-moi ce malheureux ; qu'il vienne :
Je veux encor le voir.

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

AMELIE.

O Dieu ! dans ses douleurs daigne la secourir !

LE COMTE *vivement à Amélie.*

Madame, il le fera ; que l'espoir vous soutienne.
Je ne m'explique point. Adieu, consolez-la ;
Peut-être que bientôt son malheur finira.

SCENE IV.

CECILE, AMELIE.

(*Cécile plongée dans une profonde rêverie ne semble faire aucune attention à ce que dit le Comte, & Amélie au contraire en est transportée.*

AMELIE.

AH ! Madame, écoutez ce fortuné préſage.
Ce n'est pas sans sujet qu'il nous tient ce langage ;
Non : ils ont découvert quelque chose d'heureux.
Une secrette joie éclattoit dans ses yeux.

Croyez-

Croyez-moi ; de ſon cœur j'ai trop d'intelligence
Pour pouvoir m'y tromper : il eſt gai, ſatisfait.
Je n'imagine point encore ce que c'eſt,
Mais je crois tout poſſible. Oui, quand la Providence
Eût fait ici pour vous un miracle imprévu,
J'en ſerois peu ſurpriſe, il vous étoit bien dû...
Vous ne m'écoutez point. Immobile & glacée,
Toujours dans vos douleurs vous êtes enfoncée !
Quoi ! votre ame à l'eſpoir craint-elle de s'ouvrir ?
Le Comte me l'a dit, vos malheurs vont finir.

CECILE *d'une voix foible & ſans changer d'attitude.*

Oui, ſans doute...au tombeau. J'eſpère au moins, j'eſpère
Que c'en ſera le terme.

AMELIE.

Eh ! pouvez-vous, ma chère,
Tenir un tel diſcours ?

CECILE.

Je dis la vérité.

AMELIE.

Vous me faites trembler.

CECILE.

Oui, le coup eſt porté,
Et je ſens que je touche à la fin de ma vie.

AMELIE.

Y penſez-vous ?

CECILE.

J'y touche, & je m'en réjouis.
De peines, d'amertume elle fut trop remplie.
La mort eſt un bonheur dans l'état où je ſuis.
C'eſt en vain que l'on veut de fauſſes eſpérances
Amuſer mes chagrins & flatter mes ſouffrances.
De ces illuſions j'ai, tant que je l'ai pu,
Entretenu l'erreur, par elle j'ai vécu ;
Elle ceſſe, & je meurs. La meſure eſt comblée,
Je vois, je vois mon ſort, & j'en ſuis accablée.

AMELIE.

Ah ! que dites-vous là, Madame ? Vous, mourir ?
Vous, quitter la lumière, & vous en réjouir ?

(*Lui prenant tendrement la main.*)

Cruelle, ſongez-vous que c'eſt à votre amie,
A votre amie, à moi, que vous parlez ainſi ?
Vous ne m'aimez donc plus ?

CECILE.

O ma pauvre Amélie !
Pardonne au déſeſpoir, tu vois le mien ici.
Hélas ! j'aurois au Ciel bien des graces à rendre,
Si mon cœur, qu'il forma trop ſenſible & trop tendre,
A ta douce amitié borné juſqu'à ce jour,
N'avoit jamais connu le poiſon de l'amour !
Sous l'excès de mes maux il faut que je ſuccombe ;
La mort va les finir, je dois la ſouhaiter,
Et pourtant je me trouble à l'aſpect de ma tombe ;
Je ne puis ſans terreur ſonger à te quitter :
Car je n'ai que toi ſeule à regretter au monde.
Mais ce qui me conſole en ma douleur profonde,
C'eſt qu'au moins en mourant je ne te laiſſe pas
Dans un triſte abandon, ſans ſecours ici-bas.
J'ai fait mon teſtament, & de mon héritage
Entre d'Olban & toi j'ordonne le partage.

(*Ici Amélie fond en larmes.*)

Tu pleures... je ne peux te blâmer de pleurer.
Tu n'as pas tort : tu perds une bien bonne amie,

(*L'embraſſant & la ſerrant contre ſon ſein.*)

Et dont tu fus toujours bien tendrement chérie.
Tu ne l'oublîras pas, j'oſe m'en aſſurer ;
Oui, je connois ton ame... Ecoute une prière
Qui t'eſt de ma tendreſſe une preuve dernière.
Tiens ma place, prends ſoin de cet infortuné ;
Je te le recommande. Hélas ! quoiqu'il ſoit né

(*Appercevant André.*)

Pour être.... Dieu ! c'eſt lui ! je ſuis froide, éperdue !
Ah ! je ſens que je vais expirer à ſa vûe !

SCENE

SCENE V.

CECILE, AMÉLIE, ANDRÉ.

(Amélie pleure amérement, André s'avance à pas lens; Cécile baisse les yeux à son approche, & demeure quelque tems sans parler.)

CECILE *à André.*

NE pense pas qu'ici, par un nouvel effort,
Je cherche à t'arracher le secret de ton sort.
Je sais trop que sur toi je n'ai plus de puissance.
Garde, garde à jamais ton barbare silence;
Tu le veux, j'y consens. Près du terme fatal,
Sur le bord du cercueil tout devient presque égal.
Cependant je n'ai pu me refuser encore
Pour la dernière fois... dirai-je le plaisir
Où l'horreur de te voir avant que de mourir?
Ah! tout me dit en vain qu'il faut que je t'abhorre:
Tu fis tous mes malheurs, tu m'arraches le jour,
Et tu ne peux, cruel, m'arracher mon amour!
Mon trépas rend enfin cet aveu pardonnable,
Il l'expira du moins: innocent ou coupable,
(A Amélie.)
Je meurs en t'adorant. Puissé-je.... Soutiens-moi;

AMELIE *la soutenant, & toute effrayée.*

Madame!

CECILE *se laissant aller dans ses bras.*

Je succombe.

ANDRE *avec saisissement.*

Ah! qu'est-ce que je voi?

AMELIE *à André.*

Ton ouvrage, barbare! il faut bien qu'elle meure,
Regarde-la.

CECILE *à moitié évanouie dans les bras d'Amélie.*

Mon Dieu! hâte ma dernière heure!
Abrége mes douleurs!

ANDRE *courant à Cécile, prenant avec transport une de ses mains, & la collant à sa bouche.*

Non, vivez pour m'aimer!

Ma Cécile, vivez ! vivez pour m'eſtimer !
J'en ſuis digne toujours. Voyez-moi.

CECILE *le regardant languiſſamment, ſans retirer la main qu'il preſſe toujours contre ſes lèvres.*

Que je vive ?
Ah ! tu ne le veux pas.

ANDRE.

O Ciel ! tu m'y réduis !
Je n'y réſiſte plus, &, quoi qu'il en arrive,
Il faut parler.

CECILE.

Ingrat ! nous qui n'avions jadis
Que les mêmes plaiſirs, & que les mêmes peines !

ANDRE.

Eh bien, vous l'emportez. C'en eſt fait, je me rends ;
Vous allez tout ſavoir.

CECILE *ceſſant de s'appuyer ſur Amélie, & ſemblant reprendre des forces à ces mots.*

Tu ranimes mes ſens :
Mais ne me donne pas des eſpérances vaines.
Mon ami, tes ſecrets, ne le ſais-tu pas bien ?
En entrant dans mon cœur, ne ſortent pas du tien.
Pourſuis donc, que crains-tu ? parle, je t'en conjure
Par tout ce qu'ont de ſaint l'amour & la nature ;
Par ce feu, dont toujours je brûle malgré moi ;
Par mes pleurs, qui jamais n'ont coulé que pour toi ;
Je t'en conjure enfin par ton vertueux père. . . .

ANDRE.

Grand Dieu ! qu'oſez-vous dire ?... Ah ! vous ne ſavez pas..
Cécile, c'eſt lui-même, oui, c'eſt mon père, hélas !
Qui juſq'à cet inſtant m'a contraint à me taire.
C'eſt lui, s'il vit encore. . . .

SCENE

SCENE VI & dernière.

CECILE, AMELIE, ANDRE, LISIMON, M. D'OLBAN, LE COMTE.

LISIMON *s'élançant dans les bras de son fils*

OUi, ton père eſt vivant,
Mon cher fils.... mais il va mourir en t'embraſſant.

ANDRE.

Mon père !

CECILE.

Liſimon !

ANDRE.

O Ciel ! par quelle grace !....

CECILE *ſautant au cou de Liſimon.*

Voyez votre Cécile.

LISIMON *l'embraſſant.*

Et toi, ma fille, auſſi ?

CECILE *avec vivacité.*

Il eſt donc innocent ?

ANDRE.

Que mon cœur eſt ſaiſi !
Ah ! mon père, eſt-ce vous, eſt-ce vous que j'embraſſe ?
Je ne ſuis plus à plaindre. A préſent votre fils
De ce qu'il a ſouffert reçoit un digne prix.
Quels tranſports je reſſens ! avec quelle tendreſſe
En cet heureux moment dans mes bras je vous preſſe !
Qu'il m'eſt doux ! .... Mais que dis-je ? O Ciel ! en quel danger ....
Je frémis de vous voir. Vous, ici ? vous, mon père ?
A paroître en ces lieux avez-vous pu ſonger ?
Pourquoi ? qui vous amène ? & qu'y venez-vous faire ?

LISIMON.

Ah ! puiſque tu me vois, peux-tu le demander ?

CECILE.

Je n'oſe preſque encor me le perſuader.
C'eſt lui ! c'eſt Liſimon ! ô rencontre imprévue !
(Elle prend une des mains du vieillard, & la baiſe avec des tranſports de tendreſſe.)

Jamais à ce bonheur me ſerois-je attendue ?
Mon reſpectable ami ! mon père !

LISIMON *entre André & Cécile, & leur rendant tour-à-tour leurs careſſes.*

Mes enfans !
Je crois que je mourrai dans vos embraſſemens.
Combien ils me ſont chers ! qu'ils ont pour moi de charmes !
Mais ma joie eſt trop grande ; aux maux les plus affreux
Trop de bonheur ſuccède. Obſcurcis par les larmes
Mes yeux ceſſent déja de vous voir tous les deux,
Et mon cœur oppreſſé ne bat plus qu'avec peine,

(Il s'appuye ſur André.)

CECILE.

Grace au Ciel ! maintenant j'en ſuis enfin certaine,
André n'eſt pas coupable. Oh ! non, il ne l'eſt pas,
Je n'en peux plus douter, puiſqu'il eſt dans vos bras.
C'eſt en vain que ſes fers....

LISIMON *avec enthouſiaſme.*

Reſpectez-les, ma fille.
L'or qui couvre le grand, & dont l'opulent brille,
Leur donne moins d'éclat, que ces fers glorieux
N'en répandent ici ſur ce fils généreux.
Ils ſont de ſa vertu le libre & cher partage,
L'honneur de la nature, & l'effort du courage.

ANDRE *d'un air effrayé.*

Ah ! de grace, arrêtez ; vous me glacez d'effroi.
Gardez-vous bien....

LISIMON *avec une effuſion de tendreſſe.*

O toi qui méritois de naître
D'un père.... auſſi ſenſible, auſſi tendre peut-être,
Mais moins haï du ſort, & plus heureux que moi ;
Toi que le Ciel encor permet que je revoie,
O mon fils ! mon cher fils ! ce nom qui fait ma joie,
Et dont tu ſais remplir les devoirs en héros,
Ce nom te fut fatal & cauſa tous tes maux.
Ta tendreſſe eſt allée au-delà des limites
Qu'à l'amour filial Dieu lui-même a preſcrites,
Et, par ton dévoûment pour un infortuné,

Tu m'as rendu bien plus que je ne t'ai donné !
Ne t'oppoſe donc pas au deſſein qui m'amène :
Tu fus trop généreux, lorſque tu pris ma chaîne ;
Et je ne ſuis que juſte en revenant enfin
Te la redemander & ſubir mon deſtin.

ANDRE.

O Dieu ! que dites-vous ?

LISIMON.

Ce qu'il faut qu'on publie,
Ce qu'à tout l'univers....

CECILE *à Liſimon.*

Quoi ! ſes fers...

LISIMON.

Sont les miens.
Il ſe chargea pour moi de ces honteux liens ;
Mais je viens les reprendre.

CECILE *levant les bras avec un tranſport de joie qui la met toute hors d'elle-même.*

Ah ! d'Olban ! Amélie !
(Au Comte.)
Monſieur ! entendez-vous ? Entends-tu, mon amie ?

ANDRE *à ſon père.*

Ne perdez point de tems, & fuyez de ces lieux ;
Fuyez, vous dis-je, allez, retournez vers ma mère.

LISIMON.

Hélas ! elle n'eſt plus.

ANDRE.

Qu'entends-je, juſtes Cieux !
Ma mère !....

CECILE *avec ſaiſiſſement.*

Elle eſt morte ! elle, à qui je fus ſi chère !

LISIMON *à ſon fils.*

Ce n'étoit, tu le ſais, que pour la ſecourir,
Qu'à te céder mes fers j'avois pu conſentir.
Mais dès qu'elle a fini ſa pénible carrière,
Privé du nom d'époux, je ne ſuis plus que père.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai ſatisfait à tout ce que je doi.

(Il ſe tourne vers le Comte & va ſe jetter à ſes pieds.)
C'eſt de vous que dépend la grace que j'eſpère,
Je l'implore à vos pieds.

ANDRE *ſe précipitant auſſi aux genoux du Comte.*
Non, ne le croyez pas.

CECILE *ſe renverſant dans les bras d'Amélie.*
Mon cœur ſe briſe.

D'OLBAN.
O Dieu! vois ces nobles combats!
Baiſſe un moment ici tes regards ſur la terre,
Ce ſpectacle en eſt digne.

LISIMON.
Ayez compaſſion,
Monſieur, ayez pitié de mon affliction!
Entendez les ſanglots d'un vieillard déplorable,
Regardez ces cheveux blanchis dans les douleurs,
Ce front ridé des ans; voyez couler mes pleurs,
Et ne les voyez pas d'un œil impitoyable!
Sur ce funeſte bord je dus être amené;
C'eſt moi qu'à l'eſclavage on a ſeul condamné;
Mon fils eſt innocent, ſes chaînes m'appartiennent,
Rendez, rendez-les moi, que mes mains les obtiennent!

ANDRÉ.
Monſieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit.
C'eſt l'amour paternelle, hélas! qui le conduit,
Qui le porte à venir, pour un enfant qu'il aime,
S'offrir à l'infortune, & s'accuſer lui-même.
(Se tournant vers ſon père, les mains jointes)
Et vous, encore un coup, mon père, éloignez-vous,
Laiſſez-moi mes liens. Leur poids ne m'eſt que doux,
Mais il accableroit votre foible vieilleſſe.
Je ſuis jeune, & je puis mieux que vous les porter.

LISIMON *à ſon fils.*
Non, tu les porterois trop long-tems. Ta jeuneſſe,
Pour quelques jours au plus qui peuvent me reſter,
Ne doit pas ſur ces bords conſumer les années
Que ſemblent te promettre encor les deſtinées.
(Embraſſant de nouveau les genoux du Comte.)
Au nom de Dieu, Monſieur, cédez à mes deſirs!
Que la nature ici, que l'équité vous touche!
La pure vérité vous parle par ma bouche,

Je

Je ne vous trompe point, croyez-en mes soupirs ;
Ne me refusez pas !... La grace n'est pas grande,
Ce ne sont que des fers, hélas ! que je demande.

LE COMTE *les relevant & les embrassant l'un & l'autre.*

Lève-toi, bon vieillard, & toi, fils généreux ;
Levez-vous, mes amis, embrassez-moi tous deux.
Ah ! que vos cœurs sont grands, sont au-dessus des nôtres !
Vous étiez à mes pieds, c'est à moi d'être aux vôtres :
Mais, pendant quelque instant, à nos yeux j'ai voulu
Vous laisser déployer toute votre vertu.
Elle honore le siécle, & votre délivrance
Doit de tant d'héroïsme être la récompense.
Aussi j'en viens pour vous d'obtenir la faveur ;
Sûr qu'elle aura l'aveu d'un Roi dont la clémence
De la loi, quand il faut, tempère la rigueur.
Il prise la vertu, quelque part qu'elle brille,
Et demandant au Ciel d'éclairer vos esprits,
Il vous traite en enfans égarés, mais chéris,
Qu'il se plaît à toujours compter dans sa famille.

LISIMON.

Ah ! pour l'aimer aussi nos cœurs vraiment françois
S'accordent avec ceux de ses autres sujets.
Divisés sur des points, où nous errons peut-être,
Dans d'autres bien sacrés nous sommes réunis :
Servir notre patrie, adorer notre maître
Sont des dogmes communs à tous les deux partis.

CECILE.

O jour ! jour fortuné ! quel changement prospère !

AMELIE *se jettant au cou du Comte avec un transport de joie.*

Si je ne t'aimois pas, ce que tu viens de faire
Te donneroit mon cœur pour jamais.

D'OLBAN *prenant André par la main, & le présentant à Cécile avec qui il l'unit.*

C'est ma main
Qui vous doit présenter cet amant respectable :
Il est digne de vous, soyez unis enfin.
(A André.)
Et toi, reçois de moi cette femme adorable.
Quoiqu'on ne puisse trop admirer tes vertus,

Le prix que je t'en donne eſt peut-être au-deſſus.

CECILE *ſe penchant affectueuſement ſur le bras de d'Olban qui de l'autre main empêche André de ſe jetter à ſes genoux.*

Ah ! Monſieur !

D'OLBAN *les regardant tous deux d'un air ſatisfait & triomphant.*

Mon bonheur eſt plus grand que le vôtre,
Puiſque je vous ai pu voir heureux l'un & l'autre.

CECILE *à Liſimon.*

Mon père, uniſſez donc auſſi ces deux amans,
Et béniſſez-nous tous.

LISIMON.

Approchez, mes enfans.
(Au Comte.)
André ; Cécile, & vous par qui la Providence
A fini nos malheurs, vous dont je joins les mains,
(Il unit Amélie & le Comte.)
Que dans votre union l'Arbitre des deſtins
Daigne faire à vos cœurs trouver leur récompenſe !
Puiſſent vos ſentimens ſe reproduire un jour
Dans des fils adorés, dignes de votre amour ;
Et qui, de vos vertus vous payant le ſalaire,
Vous faſſent, comme moi dans des momens ſi doux,
Remercier le Ciel du bonheur d'être père !

CECILE *à d'Olban.*

Notre félicité ne ſeroit pas entière
Si vous ne conſentiez à reſter avec nous.
Soyez de la famille, & devenez mon frère.

D'OLBAN.

J'en accepte le titre. Oui, malgré mon chagrin,
Vous me raccommodez avec le genre humain.
Cette terre n'eſt point un ſéjour ſi ſauvage ;
Il s'y rencontre encor bien des honnêtes gens,
Plus que je ne croyois, & je vois que le ſage
Doit en faveur des bons ſupporter les méchans.

Fin du cinquième & dernier Acte.

553758